

# FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-  
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU  
FÜR KUNST UND LITTERATUR

**Franz Clement**  
**Eugène Forman — Joseph Hansen**  
**Paul Lévy — Marcel Noppeney — Paul Palgen**  
**Madame Poirier — Achille Segard**  
**Batty Weber — Nicolas Weiter**

**N° 1**

**21 IV 1907**

**LUXEMBOURG**

**JOSEPH BEFFORT  
IMPRIMEUR**

# FLORÉAL

---

## SOMMAIRE DU N° 1.

## INHALTSANGABE VON N° 1.

— <i>Pour servir d'introduction</i> .....	3
— <i>Ein Geleitwort zu „Floreal“</i> .....	5
JOSEPH HANSEN: <i>Les poèmes du souvenir</i> .....	8
FRANZ CLEMENT: <i>Und so dürfen wir uns freuen?</i> (Ein mögliches Gespräch) ..	Seite 23
MARCEL NOPPENNEY: <i>Jamais soir</i> ... (poème).....	Page 30
NICOLAUS WELTER: <i>Eichentod</i> (Gedicht) .....	Seite 32
Mme POIRIER: <i>Féminisme opportuniste. I. Les origines</i>	Page 35
BATTY WEBER: <i>Ein- und Ausfälle</i> .....	Seite 44
MARCEL NOPPENNEY: <i>Marginales</i> .....	Page 46
BATTY WEBER: <i>Tony Türmer, Nouvelle I.</i> .....	Seite 48
PAUL PALGEN: <i>Poèmes</i> .....	Page 63
FRANZ CLEMENT: <i>Sonnenmär</i> (Gedicht) .....	Seite 65
PAUL LÉVY: <i>L'Idole</i> (Extrait) .....	Page 66
EUGÈNE FORMAN: <i>Puckis Erdenfahrt</i> (Roman). I. Ein Seelenhandel .....	Seite 74
ACHILLE SEGARD: <i>Le Prince Avril</i> .....	Page 85
FRANZ CLEMENT: <i>Deutsche Litteratur</i> (Monatsrundschau)	Seite 90
MARCEL NOPPENNEY: Revue critique et bibliographique. <i>Un poète lorrain: Charles Guérin</i> ..	Page 94

---

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

# FLORÉAL

ne publie que de l'inédit.

# FLORÉAL

rendra compte de tous les ouvrages qui lui parviendront.

# FLORÉAL

est l'organe indiqué de toute publicité s'adressant à un public d'élite.



# FLOREAL

gibt nur Unveröffentlichtes.

# FLOREAL

berichtet über alle eingesandten Schriftwerke.

# FLOREAL

ist das empfehlenswerteste Insertionsorgan für alle, die an ein kaufkräftiges Publikum appellieren.



Nach Vorschrift  
des berühmten  
**Doctor  
Boerhaave**  
bereitet  
ist

**BUFF'S  
BITTER**

der beste  
der Welt!

Alleiniger Fabrikant  
Ludwig Buff Nachfg.  
Echternach  
Überall zu haben.

## LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

**G**rand  
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —  
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES © LÆWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la **librairie Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous  
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben  
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

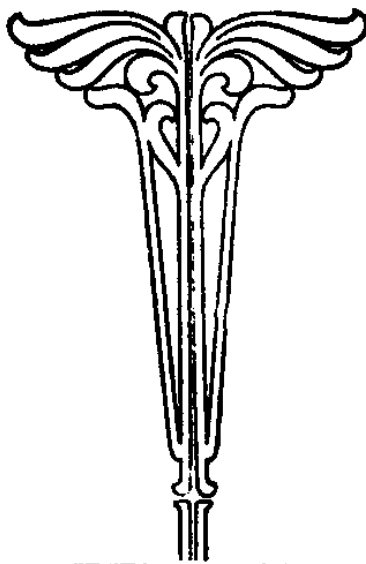
# FLOREÁL

REVUE LIBRE D'ART ET DE LITTÉRATURE  
FREIE RUNDSCHAU FÜR KUNST & LITTERATUR



N° 1

21 IV 1907



---

IMPRIMERIE JOSEPH BEFFORT, LUXEMBOURG

---





## POUR SERVIR D'INTRODUCTION.

Nous présentons ici à un public que nous devinons bienveillant avec curiosité, une tentative de double décentralisation littéraire. Vaine peut-être, nous croyons toutefois qu'elle mérite d'être soutenue et, très simplement, nous demandons à ceux qui ont foi en la réalisation de notre œuvre de ne pas nous ménager leur appui.

Nos efforts tendent vers ces deux buts: d'une part, offrir au public lettré la possibilité de se rendre compte de la place que le Luxembourg peut prétendre occuper en littérature; de l'autre, permettre à nos poètes, à nos prosateurs, à nos critiques de reconnaître leur propre valeur.

Nous ne sommes pas des exclusifs; à peine formée et représentée par le sommaire de ce premier numéro, la liste de nos collaborateurs s'est accrue de près de moitié; sans vouloir vaniteusement affirmer que „Floréal“ contient tout le mouvement littéraire luxembourgeois, nous nous croyons pourtant autorisés à prétendre qu'il est destiné à le représenter d'une façon aussi complète que possible.

Notre patrimoine linguistique et littéraire unit indissolublement et indistinctement le français et l'allemand. Nul ne s'étonnera de voir ces deux langues, non seule-

ment figurer dans notre revue, mais encore y figurer en un équilibre parfait grâce à une répartition minutieuse des textes insérés.

Ouverte aux littérateurs luxembourgeois des deux langues, notre revue a en outre sollicité le concours de littérateurs étrangers que des liens de parenté ou d'amitié unissent à notre pays. C'est ainsi que, dès ce premier numéro, M<sup>me</sup> Poirier, M.M. A. Segard et Paul Lévy ont bien voulu nous assurer leur collaboration.

Quant à la réception et à l'insertion des manuscrits, nul autre souci ne nous guidera que leur valeur littéraire. Nous ne formons pas de chapelle, nous ne sommes point une coterie. Nous ne nous laissons conduire par aucune considération d'un ordre étranger à la littérature et à l'art. Nous ne nous laisserons influencer ni dans un sens, ni dans l'autre, par personne indiquer notre ligne de conduite. Nos collaborateurs auront l'absolue liberté de leurs sentiments et de leur expression, sous leur unique et entière responsabilité et dans la seule limite que trace le respect du lecteur.

Enfin nous n'avons pas la prétention de détruire quelque chose ni d'instaurer une chose nouvelle, si ce n'est celle qui consiste à trouver qu'il faut au Grand-Duché de Luxembourg, le moyen de s'exprimer littérairement et d'affirmer ouvertement sa vitalité intellectuelle.

LE COMITÉ DE RÉDACTION DE FLORÉAL.



## EIN GELEITWORT ZU „FLOREAL.“

Eine Anzahl von luxemburgischen Dichtern und Schriftstellern will in der vorliegenden Zeitschrift ein Organ begründen, das die spezifisch luxemburgische Art, speziell in Litteratur und Kunst, zum Ausdruck bringen soll. Die Gründer des „Floreal“ sind der Ansicht, dass sich in unserm Lande eine ganz eigenartige Mischkultur in eigenartiger Weise äußern kann, und sie wollen in ihrer Zeitschrift diesen Äusserungen und dem Streben nach Äusserung ein Zentrum leihen. Unsere Monatsschrift ist zweisprachig. Zu begründen haben wir das kaum. Wir schulden zwei Völkern unser Hirn und sind stets zwei Völkern für ihre Anregungen dankbar.

Der Floreal ist unabhängig und unparteiisch, keiner Konfession, keiner Fraktion, keiner Clique dienstbar. Er besteht ohne Geheimfonds und ohne Nebenregierung. Jeder seiner Mitarbeiter ist verantwortlich für das und nur für das, was er schreibt.

In der Aufnahme der Arbeiten ist jeder Weltanschauung freie Äußerung gewährt; ausschlaggebend für jene ist nur deren litterarischer Wert. Der Floreal betrachtet es als eine seiner wichtigsten Aufgaben, die Luxemburger zur Erfurcht vor jeder freien und starken künst-

lerischen Produktion miterziehen zu helfen. In einem kritischen Teil nimmt er Stellung zur deutschen und französischen Gegenwartslitteratur.

Zur Mitarbeit sind die besten alten und jungen Kräfte gewonnen; einige ausländische Mitarbeiter vermitteln intimere Beziehungen zu den großen europäischen Kulturzentren. Auf tüchtigen Nachwuchs rechnet im Voraus und auf das Vertrauen des geistigen Luxemburg zählt voller Hoffnung

DAS REDAKTIONSKOMITE DES „FLOREAL“

## LES POÈMES DU SOUVENIR.

Il est un trait absolument involontaire par lequel se révèle un caractère d'homme: c'est le contenu des souvenirs. Dans cette sorte de lutte pour la vie qui se produit dans notre mémoire entre toutes nos impressions il ne subsiste que ce qui était profond, distinctif et caractéristique. Si nous voulons donc mesurer la profondeur d'émotion, l'intensité de sentiments d'un poète, l'originalité des vues qu'il s'est faites sur la destinée de l'homme, il ne faut point s'arrêter aux explosions d'enthousiasme ou de désespoir auxquelles il se laisse aller sous le coup des événements, aux jets tumultueux d'une âme transportée de joie ou convulsée de douleur. Les poésies où transparait le fond de l'âme, ce sont celles où le poète, penché sur le passé, contemple avec un mélancolique attendrissement la légère fumée d'azur qui s'exhale des cendres de ses passions amorties. En ce moment d'apaisement intérieur le souvenir devient vraiment, pour le poète, un jugement inconscient qu'il porte sur ses émotions. Tout ce qui n'était que l'effet d'une fugitive exaltation, d'une flambée des sens, d'une brusque effervescence de l'imagination, s'évapore et se dissipe. Les impressions viables au contraire, celles qui présentent un degré suffisant d'harmonie et d'organisation intérieure, s'impriment dans l'âme avec une force crois-

sante. Ces traits saillants que le souvenir sauve de l'ombre et de l'oubli et qui surgissent en pleine lumière, constituent vraiment l'image de la personnalité morale du poète.

Cette image s'accuse avec plus de netteté encore, quand nous voyons plusieurs poètes, différents de tempérament et de sensibilité, choisir un souvenir de tous points semblable comme thème d'inspiration. La comparaison nous aide alors à mieux discerner les nuances délicates et fuyantes, d'après lesquelles nous définissons la nature et le degré de chaque individualité. C'est ce qui est arrivé aux trois grands poètes romantiques : Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset. Tourmentés du besoin de fixer un instant d'éternité au milieu de l'incessant écoulement des choses, de s'assurer la permanence d'un bonheur qui ne nous apparaît que par fugitifs instants, tous les trois sont allés revoir le lieu où ils ont eu la première révélation de l'amour, le coin de terre où ils avaient abrité les orageux tourments de leur âme éprise.<sup>1)</sup> On a souvent comparé ces trois

---

<sup>1)</sup> Les trois poètes s'y donnent la réplique l'un à l'autre :

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir!

Voilà le vœu de Lamartine, et Hugo de répliquer :

Nature au front serein, comme vous oubliez!  
 Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
 Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés.

symphonies du souvenir, qui ont toujours passé pour les chefs d'œuvre du lyrisme français: le *Lac* de Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo et le *Souvenir* d'A. de Musset. Mais au lieu de faire porter notre étude comme on l'a fait jusqu'ici, sur la composition de ces trois pièces, sur la diversité de leurs séductions poétiques, de leur orchestration musicale, de leur ardeur et de leur mouvement lyriques, tout notre effort tendra à démêler la place que les trois poètes ont faite, chacun, aux deux éléments essentiels de leurs souvenirs, aux deux thèmes qui prêtent le plus à la rêverie, au vague et au mystère, c'est-à-dire au lyrisme, et qui sont le plus capables d'affecter la sensibilité: La Femme et la Nature.

La femme tient peu de place dans *Tristesse d'Olympio*. Il n'y a rien là qui surprenne. En général, Victor Hugo, quoique assez sensible aux charmes de la femme, comme le prouvent plusieurs aventures fameuses, n'a guère connu l'amour proprement dit, l'amour-sentiment. Son inspiration poétique, du moins, n'en a reçu aucun

---

Musset prend les deux poètes à partie, lorsqu'il s'écrie avec sa  
[fougue habituelle :

Que demandent au ciel ces regrets inconstants  
Que vous allez semant sur vos propres ruines,  
A chaque pas du temps? . . . . .

Je ne veux rien savoir ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,  
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent.

ferment. Il se disait bien, en romantique convaincu, que la passion et le désespoir byroniens étaient la marque obligée d'une grande âme. Mais les souffrances et les affres où se débattent les beaux ténébreux de son théâtre, les Hernani, les Didier, les Ruy Blas ne sont que littérature. L'amour était pour lui „un peu de musique“, un joli frémissement du cœur qui enguirlande le plaisir de mille délicatesses sentimentales. S'il compose quelques madrigaux pour obéir à la mode, il les intitule dédaigneusement *guitares*. Veut-il chanter les plus pures émotions de l'âme éprise, le profil de la bien-aimée est noyé dans un flot d'apparitions décoratives, et toute notre attention est détournée sur le cadre qui est grandiose. C'est le cas de *Tristesse d'Olympio*. Le début si lumineusement plastique nous avertit tout de suite que Hugo se trouve dans un de ces moments de sereine placidité où nous sentons les formes magnifiques des choses projeter leurs ombres apaisantes sur nos souvenirs attiédés. Sans compter, d'ailleurs, que par un phénomène déconcertant, mais dont il ne paraît point se tourmenter, V. Hugo associe et brouille deux passions qui, en vérité, devaient être gênées de se trouver ensemble — le départ des souvenirs qu'il a recueillis dans la vallée de Gentilly, serait, en effet, fort difficile à faire entre M<sup>lle</sup> Adèle Foucher, sa fiancée, et M<sup>lle</sup> Juliette Drouet, la rivale de sa femme — le sentiment que lui inspira M<sup>lle</sup> Drouet, qui décidément recueille tout le bénéfice poétique de cette choquante

superposition de souvenirs, n'a jamais rien eu de bien orageux. Sa liaison n'a pas eu de ces péripéties douloureuses qui chez Musset et Lamartine ont ravivé sans cesse les blessures de l'amour. Aussi sur trois fois que dans le cours de cette longue rêverie, le poète mentionne son amante, elle n'apparaît deux fois que par un bas de jambe.<sup>1)</sup> Le poète, allumé d'une légère pointe de volupté, se préoccupe uniquement de rendre la gentillesse de l'image que lui rappelle soit la petitesse, soit la blancheur de neige d'un pied exquis. Mièvrerie et sensualité: voilà à quoi se réduit l'amour d'Olympio, dont le nom évoque bien l'impassible sérénité. C'est vainement que l'amante soupire près du rhéteur extasié: il la laisse se noyer sans le moindre regard de compassion dans le débordement de sa tumultueuse rhétorique. La malheureuse devait sentir qu'elle était oubliée de son vivant.

Si la fièvre de l'amour n'a guère troublé la sérénité olympienne de V. Hugo, voici venir un poète qui fait consister toute sa vie dans le délire d'une passion fougueuse et échevelée. L'amour a été pour A. de Musset l'unique motif de vivre; c'est dans l'amour seul que

---

(<sup>1</sup>) On a pavé la route âpre et mal aplanie  
 Où, dans le sable pur se dessinant si bien,  
 Et de sa petitesse étalant l'ironie  
 Son pied charmant semblait rire à côté du mien.  
 Et plus loin:  
 D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrettes,  
 Troubler le flot sacré qu'ont touché ses pieds nus

s'est alimenté son génie. Quelle action bienfaisante attribue-t-il à ces orages du cœur, à ce „mal sacré“ dont il crie le supplice dans ses immortelles *Nuits*? Pourquoi accepte-t-il ses souffrances? Pourquoi bénit-il la femme qui lui arrache ses sanglots? Nous l'apprenons dans le *Souvenir*. Ce poème a été écrit quelques années après la rupture définitive de sa liaison avec George Sand, de cette liaison si tourmentée, rompue, reprise, rompue de nouveau. Il traversait en voiture la forêt de Fontainebleau que sept ans plus tôt il avait parcourue avec son amie, dans la jeune ferveur de leurs amours, et à chaque tour de roue il voyait surgir du bois des fantômes de jadis. Il se souvient de son bonheur sans amertume.<sup>1)</sup> De retour à Paris, il rencontre l'inoubliable amie dans le couloir des Italiens.

D'un seul jet, alors, il écrivit ce poème d'une émotion si exaltée et si éloquente. Non, il ne maudira pas l'infidèle, puisqu'en ce monde où tout n'est que rêve, fiction et néant, elle lui a fait sentir, en quelques heures de suprêmes angoisses, la réalité de la vie. Il s'est souvenu,

---

1) Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières  
 Ne poussent point ici.  
 Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.  
 Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;  
 Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,  
 Et tu t'épanouis.  
 Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,  
 Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;  
 Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie  
 Sort mon ancien amour.



sans doute, des paroles enflammées que, dans l'émouvante comédie: *On ne badine pas avec l'amour*, il avait mises dans la bouche de Perdican: „Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; . . . . mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit: j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.“ C'est bien le même farouche orgueil, la même sérénité hautaine qu'éprouve le poète à la vue de celle qui l'a trahi.)

Entre la placidité dédaigneuse de V. Hugo et l'exaltation orageuse et maladive d'A. de Musset, l'amour de Lamartine nous offre ce qu'il y a de normal, de naturel, d'universellement humain dans les transports de la

---

1. Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère  
 Que ce riant adieu d'un être inanimé,  
 Eh bien; qu'importe encore? O nature; ô ma mère  
     En ai-je moins aimé?  
 La foudre maintenant peut tomber sur ma tête  
 Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché!  
 Comme le matelot brisé par la tempête,  
     Je m'y tiens attaché.

passion. Dans le commentaire abondamment circonstancié qu'il publia à trente ans de distance, à un moment où il avait contracté de détestables habitudes d'éloquence. sous le titre de Raphaël, Lamartine, effaçant la ligne de séparation entre les sentiments réellement éprouvés et les états d'âme qu'il imaginait comme possibles, a voulu raffiner et sophistiquer sur la nature de sa passion. L'adoration où il vivait de Julie, l'héroïne du *Lac*, n'aurait été, selon *Raphaël*, qu'une perpétuelle adoration de Dieu. Heureusement les fervents de Lamartine savent qu'en fait de vérité et d'exactitude il faut croire à ses vers qui coulent de son âme et se défier de sa prose où il rêve et poétise. Le renchérissement mystique de *Raphaël* est singulièrement démenti par le *Lac*, où il n'est par trace de sentiment religieux. La vérité, c'est qu'au moment où Lamartine rencontra Julie, il vivait dans le pressentiment d'un amour ardemment rêvé. Il „aimait à aimer“. Pour que son cœur inquiet s'élargît et se répandît, il suffisait de l'apparition d'une figure de femme qui se prêtât à revêtir les reflets féériques de ses songes.

Car ce qu'il aime dans l'amante idéale du *Lac*, ce n'est pas telle femme du nom de Julie, c'est celle qui n'a „ni séjour, ni symbole, ni nom“, c'est l'être de qui émane toute beauté, c'est la Muse, l'Harmonie. La voix qu'il entendit pendant sa promenade nocturne sur les flots harmonieux du lac et qui adjura le temps de suspendre son vol, n'est-ce pas une voix pour ainsi

dire impersonnelle, la voix enchanteresse de la Poésie incarnée en une radieuse vision humaine? Ce n'est certes pas Lamartine qui se tourmenterait l'âme à réfléchir sur le problème de l'amour, sur l'énigme de l'éternel féminin. La femme est pour lui une occasion de joyeux hosannahs et son amour se confond avec l'enthousiasme poétique: c'est en ce sens qu'on peut dire que l'amour l'a sacré poète.

Rien ne prouve mieux l'intensité de l'émotion répandue dans le *Lac* que la prédominance du sentiment sur tout ce qui, chez les deux autres poètes tend à en prendre la place: le cadre extérieur, la rhétorique, les souvenirs littéraires. Des trois poèmes consacrés au souvenir il n'y a que celui de Lamartine dont le titre semblerait nous annoncer un tableau de peintre, et pourtant de tous les trois c'est celui qui contient le moins de détails pittoresques. Il n'y a dans le *Lac* aucune description proprement dite. Sans doute, au milieu de ces mille fluidités de la langue, on se sent au cœur la molle et fraîche sensation des eaux; dans ces remous nonchalants du rythme, dans ces vers souples et glissants on éprouve comme le bercement insensible d'une barque voguant à la dérive. Mais il n'y a de description que celle qui, selon Sully Prudhomme, se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire. Ce que l'élégie perd en images sensibles, en pittoresque fastueux, elle le gagne en sincérité. Plus le poète est ému, moins il est apte à se livrer aux

jeux du pinceau. Dans *Raphaël*, le débordement même du paysage suffit à nous mettre en défiance sur la sincérité des sentiments qui y sont exprimés. La goutte d'essence du *Lac* s'y trouve étendue et diluée en des flots de couleur. Devant ce luxe immodéré de merveilles étalées, Sainte-Beuve ne peut se retenir de demander à l'auteur : „De qui êtes-vous épris? Est-ce de votre maîtresse ou bien est-ce de la nature?“ L'élégie, heureusement, ne fait que suggérer en quelques touches moëlleuses et indistinctes ce que le roman évoque en une éblouissante féerie. C'est qu'à l'époque des *Méditations* la nature n'était pas encore devenue pour Lamartine un simple cadre ; elle n'était pas encore destinée à servir de subtil rehaut à ses plaintes mélancoliques ou à satisfaire chez lui un besoin esthétique. Par sa permanence, par son aspect d'immortelle jeunesse qui résiste à tous les assauts du temps et du néant, elle était toute désignée pour lui servir de gardienne, de dépositaire de son souvenir :

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages

Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,  
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés.  
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
 De ses molles clartés!

Comment entendre cet appel confiant à la nature?  
 Comment Lamartine, si emporté qu'il soit par son

émotion, peut-il espérer que la nature garde son souvenir? Est-ce de la rhétorique? Loin de là. Si Lamartine s'entend si bien avec la nature, c'est qu'elle existe surtout dans sa sensation. Il s'est établi une liaison intime entre les formes du monde extérieur et ses états d'âme. Les empreintes ondoyantes des choses et des êtres au milieu desquels sont nés ses troubles et ses orages, restent attachées à ses sentiments, de sorte qu'elle ne sont plus indépendantes du poète ni extérieures à sa personnalité. Les flots harmonieux, les roseaux du rivage, les flancs déchirés des rochers, l'astre au front d'argent, toutes les images se sont déposées en lui en reflets chatoyants, et dans le calme de ses rêveries elles se groupent et se déploient, toutes vibrantes encore des rêves passionnés que le poète y a jadis répandus. Voilà pourquoi Lamartine voit dans la nature un être fraternel, auquel il confie le dépôt de ses souvenirs. Cet être vit et palpite en son âme : c'est son âme même qui s'est dédoublée. De là aussi ce ton familier avec lequel il s'adresse au lac :

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence.

Lamartine échappe à la rhétorique précisément par la sincérité qui fait que chez lui les choses restent liées aux émotions dont le souvenir s'agite confusément aux avenues obscures de son paysage intérieur.

Dans Victor Hugo la nature est entièrement détachée de la sensation. On sent évidemment un effort du poète pour mettre ses peintures en harmonie avec les sen-

timents qui l'agitent, pour la baigner dans son émotion. Mais son imagination intempérante ne se laisse pas maîtriser ; elle s'échappe à tout instant.<sup>1)</sup> Le goût de la nature n'est pas chez lui quelque chose d'inné et de primordial : il l'a acquis en artiste conscient et volontaire qui sait ce que vaut un cadre harmonieux, un fond décoratif, pour rehausser les effusions lyriques. Pour lui, d'ailleurs, le monde extérieur s'oppose violemment au monde intérieur de ses sentiments. Loin de voir dans la nature une base stable et permanente sur laquelle il pourrait étager sa propre fragilité, il lui reproche, au contraire, avec amertume ses incessantes métamorphoses qui brisent les fils mystérieux „où nos cœurs sont liés.“<sup>2)</sup>

---

1) D'admirables vers descriptifs comme ceux-ci :

Il contempla longtemps les formes magnifiques  
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;

ou plus loin :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir . . .  
dépassent infiniment par leur force de suggestion et leur puissance évocatrice la sphère d'émotion de la pièce. Ils s'avancent dans la mer embrumée de ces noires mélancolies comme des caps rayonnants de lumière, des déchirures de soleil qui ouvrent à l'âme des échappées soudaines sur de vagues lointains.

2) Nos chambres de feuillage en halliers sont changés ;  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé :  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé,  
On a pavé la route âpre et mal aplanie ;

Or, qui a causé tous ces changements? Est-ce la nature „au front serein“ qui en est responsable? C'est l'homme qui les a produits, et c'est donc injustement que Hugo les impute à la nature. Cet aveuglement volontaire, ce parti pris injuste à l'égard de l'univers physique, nous renseigne suffisamment sur la place que le poète lui assigne. La nature, c'est bien le non-moi, sujet aux renouvellements et aux décrépitudes, qu'il oppose à l'identité du moi intérieur. Et quelle naïve illusion, semble-t-il dire, nous pousse donc à asseoir notre vie sur une base instable, que le hasard a mise sur notre route? Avant nous, les mêmes choses avaient déjà prêté leur même protection illusoire à d'autres, à des inconnus maintenant retournés à la poussière. Après nous, d'autres viendront à leur tour,

Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté  
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
Mêle de rêverie et de solennité.

Est-ce à dire que Hugo ait exclu la nature de son souvenir? Evidemment, son souvenir reste tout intérieur, et il n'y arrive qu'en descendant „par une obscure rampe jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur.“ Mais

---

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
Où jadis pour m'entendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chas gémissants qui reviennent le soir.

La forêt ici manque et là s'est agrandie . . .

cet orgueil de l'esprit qui veut se renfermer en lui-même, ne s'explique que par la réaction qui se fait dans le poète contre l'impossible matière. En sorte que le monde extérieur ne reste quand même pas entièrement inactif. C'est par l'opposition même que le non-moi agit sur la vie de l'âme, en lui faisant prendre conscience de la souveraine puissance du moi, en affirmant la séparation et l'indépendance de notre personne, qui n'est pas seulement formée des sensations immédiatement présentes, mais encore de notre passé réfléchi dans la mémoire, de notre avenir même, anticipé dans nos désirs et nos aspirations.

Alfred de Musset sent bien, lui aussi, cette antithèse. Les arbres s'effeuillent, dit-il, les rochers s'effritent et s'effondrent, les sources tarissent et les étoiles s'éteignent au moment même où les couples humains les prennent à témoin de l'éternité de leurs serments. <sup>1)</sup> Mais cette opposition n'a point pour effet de fortifier en lui la conscience de l'identité triomphante de son moi. Le „simulacre humain“ avec ses joies et ses passions d'un jour est aussi éphémère que les apparences de l'univers qui l'entoure. Ce monde est un grand rêve, une „fiction“ derrière laquelle on n'entrevoit qu'un „Etre

---

<sup>1)</sup> Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,  
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,  
La source desséchée où oscillait l'image  
De leurs traits oubliés.



immobile qui regarde mourir“ Aucune forme de l'être ne se laisse retenir; nos émotions les plus intimes n'échappent pas à l'irréparable écoulement de tout, qu'importe d'ailleurs! Le passé seul est réel. Si le poète a recherché le bonheur dans un amour terrestre, ce ne fut pas pour l'avoir ni pour le conserver, ce fut pour l'avoir eu. Le bonheur passe, mais ce qui a été ne passera plus, et le souvenir est là pour en garantir la réalité. Si la nature intervient dans ce souvenir, c'est que les lieux où nous avons promené nos misères et nos joies de jadis, — alors même qu'ils n'en gardent pas l'empreinte, — attestent au moins par un témoignage muet et involontaire que nous n'avons pas été dupe d'un mirage de l'imagination et que le passé fut réel. Vous me demandez des témoins, semble dire le poète, les voilà.<sup>1)</sup>

C'est à dessein que, dans cette analyse, nous avons négligé tous les éléments sur lesquels se base l'appréciation littéraire. Ce ne devait être qu'un essai de reconstitution psychologique fondée sur le contenu des sou-

---

1) *Les voilà*, ces coteaux, ces bruyères fleuries  
 Et ces pas argentins sur le sable muet . . . . .  
 . . . . .  
*Les voilà*, ces sapins à la sombre verdure,  
 Cette gorge profonde aux nonchalants détours. . . . .  
 . . . . .  
*Les voilà*, ces buissons où toute ma jeunesse,  
 Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de nos pas.

venirs. Pour le reste, et sans nous préoccuper le moins du monde d'assigner des rangs, nous nous contentons de jouir des beautés de chacune de ces trois symphonies du souvenir: de la forme impeccable, du mouvement ample et serein de *Tristesse d'Olympio*, du pathétique âpre et vibrant du *Souvenir*, des molles cadences et de l'enveloppante mélancolie du *Lac*.

JOSEPH HANSEN.

UND SO DÜRFEN WIR UNS FREUEN . . ?  
EIN MÖGLICHES GESPRÄCH.

*Personen:* Fritz: ein junger Dichter;  
Rudi; ein anderer junger Mensch;  
Eine junge Frau.

Ort und Zeit des Gespräches: die Garten-Terrasse einer Villa der Stadt Luxemburg an einem verscheidenden Sommertage zu Anfang des 20. Jahrhunderts. Die Menschen sitzen am Theetisch und rauchen Bostanjoclo 4. Über den Parkbäumen leuchtet ein roter Schein, wie von sehr fernen Flammen. Der Abend ist klar und trocken; die Vögel flöten heiter, als ob sie alle trüben Menschen verlachen und zerstreuen wollten.

*Fritz:* Es ist heute Nacht so schön, dass man meinen darf, unsere junge Wirtin habe sich mit allen guten Geistern verschworen, um uns hinter den schwarzen duftenden Bäumen mit allem zu beglücken, was die Natur uns spenden kann. Es ist mir, Rudi, als ob sie auf großer silberner Schale den Himmel und die grüne Erde böte.

*Die junge Frau:* Sehr schmeichelhaft, Herr Fritz, Sie träumen, Sie dichten oder Sie lügen.

*Fritz:* Ich träume, ich dichte und ich lüge, und da-

bei rede ich Wahrheit. Wenn Sie wollen — und ich glaube, Sie wollen es — sind Sie Herrin der Natur, wie Rudi, wie ich, wie alle Menschen. Und wenn ich das lügen, erdichten, erträumen sollte, so hat es Wirklichkeit für mich. Das besteht für Sie, was Sie sich wünschen, und wenn Sie die Wunschkraft verloren haben, sind Sie tot.

*Rudi*: Tot? Nein! Aber unglücklich.

*Fritz*: Ein Leben ohne Glück ist der Tod.

*Die junge Frau*: Ich verstehe Sie jetzt, lieber Fritz. Und verstehe fast, wie Sie hier leben können, wo Ihnen S. M. der Philister jeden Tag an ihren Flügeln rupft. Und wie Sie überlegen lächeln können, wenn die arglosen bösen Menschen mit einer Nadel nach ihrem Herzen zielen. Sie haben sich ein Vaterland erträumt, während wir arme traumlose Menschen Sie bedauern.

*Fritz*: Ich danke Ihnen gnädige Frau, aber Sie haben mich leider noch nicht ganz verstanden. Ich lächle nicht überlegen, sondern aus Mitfreude. Der Herr Philister ist hier nicht schlimmer als sonstwo, und das Leben ist hier nicht trostloser als drüben weit hinter den Bergen. Ich finde überall Menschen, weil ich sie inständig suche und wenn ich sie gefunden, habe ich sie immer lieb. So fand ich meinen lieben Rudi, so fand ich Sie, gnädige Frau.

*Rudi*: Und doch wirst du mir nicht leugnen, dass

wir hier in der Fremde sind, und dass du froh, unbändig froh bist, wenn du Paris, Brüssel, Berlin, München wieder siehst, wenn du das Leben und die Kultur wieder einmal konzentriert aufnehmen kannst.

*Die junge Frau:* Und die Schönheit und die Kraft und alles, was in den Städten der Menschen reift und täglich in Riesengarben geerntet wird.

*Fritz:* O Ihr Glücklichen! und mit dreißig Jahren steht man dann am Lebensmahl und findet es unsäglich arm. Und ruft mit Stéphane Mallarmé:

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir! là-bas fuir! Je sens que les oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux.

Sie haben das noch nicht gerufen, weil Sie als Zuschauer hin gingen und flohen, sobald Sie die Hefe des Reichtums und des Lebensüberschwanges ersahen. Aber meine Freunde, meine armen Freunde Da sollten Sie Briefe lesen.

*Rudi:* Einverstanden Fritz, nur denke dir, wie groß es ist, sich als Glied eines solchen Riesenorganismus zu fühlen; auch nur in einem Lande zu leben, wo man das Arbeiten dieser Welthirne wie im eigenen Blute spürt, wo man sich sättigen kann, wenn man Hunger hat.

*Fritz:* Sättigung! Du glaubst an Sättigung aus fremden Gefäßen? Und kannst mir Sättigung empfehlen. Was

Leute aus großen Ländern in kleinen Städten haben können, können auch wir haben. Wir können sogar mehr haben, wir leben gleich kräftig und sicher in Paris und München und Berlin. Wenn wir hier klein bleiben, so liegt das nicht daran, weil wir an einem kleinen Orte leben, sondern weil wir uns selbst nicht gefunden haben, noch nicht gefunden haben.

*Die junge Frau:* Aber Kultur haben wir doch nicht.

*Fritz:* Weil wir noch kein Kulturbewußtsein haben. Kultur ist Rhythmik in den höchsten geistigen wie auch in den niedersten Lebensäußerungen, Kultur ist organische Entwicklung, Wissen um sich selbst, tägliche Bereicherung zum Zwecke täglicher Verschwendung. Siehe Plato und seine Tafelrunde. Siehe auf der andern Seite den Korpsstudenten und den Reserveoffizier. Daß wir keine Kultur haben können, kann kein Mensch behaupten, denn keiner und auch nicht wir selbst kennen unsere Kräfte.

*Rudi:* Uns fehlt die Kulturbasis und auch die Tradition.

*Die junge Frau:* Wir sind Leute, aber keine Menschen, wir sind keine Deutsche, keine Franzosen, wir sind Luxemburger.

*Fritz:* Nur Luxemburger, aber wer kann heute bereits ermessen, was das bedeutet. Wir haben Tradition, denn wenn wir zu einander reden, verstehen wir uns. Wir haben keine Kulturbasis, weil wir um alles herum-

fliegen und nicht den Mut haben, uns in einem Reiche dauernd niederzulassen, um das andre desto sicherer geistig zu erobern. Aber ist zur Kultur eine Kulturbasis nötig?

*Rudi:* Kultur ohne Kulturbasis? Undenkbar!

*Fritz:* Zur Entwicklung schöpferischer Menschen, ist sie vielleicht nicht zu umgehen, aber muß man ein schöpferischer Mensch sein, um Kultur zu haben?

*Die junge Frau:* Das glaube ich nicht. Man muß vor allem zu geniessen und einfach, reich zu leben verstehen.

*Rudi:* Können wir das?

*Fritz:* Wir können es, wir Mischlinge; wir können es ohne Zweifel besser als reinrassige Menschen. Und leisten täglich Unberechenbares darin. Ich lese Verse von Verlaine und solche von Dehmel und keine ihrer Arten und Unarten entgeht mir. Wie kritisch können wir sein, wenn wir es nur wollen! Wie viele neue Daseins- und Genußmöglichkeiten können wir uns erschliessen. Was haben wir vom Schaffen, lieber **Rudi**? Wollen wir klug sein und behende Aufnehmer **werden**!

*Die junge Frau:* Aber auf diese Art bleiben wir Schwächlinge! Das Land um uns her und seine wilde verdrossene Schönheit im Norden, sein überwältigendes Quellen im Süden bleiben uns verschlossen. Wir haben keine Kunst, die uns die Heimat giebt, weil sie nicht von der Heimat gezeugt ist.

(Sie steigt hinunter in den Garten und pflückt einen grossen Strauss von Theerosen, die sie in eine schmale Vase pflanzt. Der leichte Duft erhöht in allen Herzen das Gefühl der Schönheit und Freude.)

*Die junge Frau* (schaut über die Erde und den Himmel, seufzt auf und blickt Fritz in die Augen): Wer wird uns einmal all die Schönheit schenken, wer von denen, die in dieser Stadt und in diesem Lande wohnen?

*Fritz*: Wenn wir ihn verlangen, können wir ihn haben. Entweder sind wir lebendig! und dann lebt auch unser Land. Was lebt, kann Leben zeugen; im Dichter wird es aufflackern zur erleuchtenden Flamme. Wenn wir tot sind, dann kann es doch noch einmal in diesen Toten gären, und einer von ihnen wird erwachen und ein reiches und ernstes Lied vom Tode singen. Aber wir sind weder lebend noch tot, wir sind gefesselt an unsere Nachbarn, unsere Berge und unsere Flüsse, vor allem gefesselt an uns selbst. Kleineren und größeren Völkern kamen Erlöser; dürfen denn wir allein ihn nicht erwarten? Wenn er einmal kommt, wird es über unseren Dächern, Wäldern und Dörfern erklingen, und es werden an allen Orten Stimmen erwachen.

*Rudi*: Ich wollte, du könntest dieser Erlöser werden.

(Indessen war hinter den Birken der Mond heraufgekommen und stand breit und wohlthuend in weißem



Lichte. Die junge Frau schaut sinnend in die volle Scheibe, das Kinn in die hohle Hand gestützt. Ihr Gesicht und der weiße Arm sind bleich wie Alabaster; an den spitzen Fingern glänzen ihre Ringe. Der junge Rudi legt den Kopf zurück und trinkt mit durstigen Augen das reiche, über die Welt hinflutende Licht. Der junge Dichter schaut auf die junge Frau und liebkost ihre reine, ernste Schönheit mit verklärenden Künstlerblicken. Er steht in energischer Bewegung auf und spricht:)

Die Nacht wird gefährlich. Wenn mein Rudi mit mir einverstanden ist, lassen wir Sie allein.

Die junge Frau horcht auf; reicht den beiden ihre Hand und sagt: Gute Nacht.

Rudi und Fritz schreiten ums Haus; die junge Frau horcht nach ihren verklingenden Schritten auf den nahen Kieswegen. Dann geht sie ins Haus und die Nacht bettet die Kronen der Bäume und die schwach blinkenden Dächer in ihre weiten, ausgebreiteten Schleier.

FRANZ CLEMENT.

## JAMAIS SOIR . . . .

Jamais soir ne mourut dans une nuit plus douce :  
Avril s'alanguissait, incertain, vers l'été.  
Dans les sentiers profonds du grand parc déserté  
S'assourdisaient nos pas unis sur de la mousse.

Jamais ciel ne splendit ainsi qu'en cette nuit  
De tous ses feux muets, scintillants et fragiles,  
Les marbres suspendaient leurs gestes immobiles,  
Un monde se taisait, s'émerveillant vers lui.

Et nul mot ne tomba, meurtrissant le silence ;  
Un chœur sans voix semblait monter comme un encens.  
Quel chant aurais-tu dit plus pur que ces accents ?  
Quel rêve aurais-je fait plus cher que ta présence ?

Nos deux cœurs, enivrés des myrrhes et des ors,  
Dans la fervente nuit qui dénouait ses voiles  
S'angoissaient de l'amour épars dans les étoiles . . . .  
Nous ne nous sommes plus aimés autant qu'alors !

Écoutant le silence et contemplant les ombres  
Côte-à-côte arrêtés nous songions, quand soudain  
– Blonde et tremblante fleur d'un merveilleux jardin –  
Une larme fleurit au bord de tes cils sombres.

Une larme brilla..... mais je n'osais oser...  
Quand ton regard comprit ma muette prière:  
Et dans le clair jardin que voilait ta paupière  
Ma lèvre alla cueillir la fleur en un baiser!

O! tes larmes d'enfant! Ma première caresse!  
Le printemps du désir vers l'été de l'espoir!  
Avril s'alanguissait quand pleura dans le soir  
Ton enfance hésitant au seuil de la jeunesse!

(Extrait de «*De myrrhe, d'encens et d'or.*».)

MARCEL NOPPENÉY.

## EICHENTOD.

Hinter den Höhen Donnergeroll,  
 In den Gründen wallende Nacht!  
 Wäre das Mass der Zeiten voll,  
 Gilt es die letzte Schlacht?  
 Drohe, was drohen mag,  
 Nicht gebangt und gebebt!  
 Auch der letzte Tag  
 Sei mir in Grösse verlebt!

Über dem Brodem des Tals,  
 Über dem Jammer des redenden Wurms  
 Stand ich im Strome des Strahls,  
 Wuchs ich im Zornhauch des Sturms.  
 Alles, was enge, kläglich und klein,  
     Unter mir lag's.  
     Mein  
 War die Reinheit der Nacht, die Freiheit des Tags.

Kräftig gegliedert in Tiefen uud Höhn,  
 Schattenumdunkelt, sonnenerhell't;  
     Schön, schön, schön  
     Ist die Welt!  
 Schneeummantelt, knospen- und fruchtgeschwellt  
 Hallend von Quellen- und Vogelgetön,  
     Schön, schön, schön  
     Ist die Welt!

Ein Jahrhundert lang  
 Stand ich im Reichtum und trank;  
 Und ich tränk' mit Stolz und mit Dank  
 Noch ein Jahrhundert lang!

Aber vom Niedergang  
 Spür' ich den Hauch der Vernichtung wehn,  
 Und mich schauert's im innersten Mark:  
 Wie ich genossen fröhlich und stark,  
 Fröhlich und stark will ich untergehen!

Wälze, Sturm, deine Wolken zuhauf!  
 Brausend empfängt sie mein Gipfel;  
 Teilt sie und hängt die graulichten Zipfel  
 Breit an den Ästen. hoch in dem Wipfel  
 Gleich Standarten des Sieges auf.

Dröhne mir, Sturm, deinen Donner zu!  
 Harmlos wie Spatzenschrei,  
 Halt er vorbei.  
 Sturm, noch bin ich so stark wie du!

Wirf deinen Blitz mit grimmigem Griff!  
 Triff!  
 Fehl geschleudert! Das knisternde Licht  
 Sengte das kleinste Blättchen mir nicht.  
 Noch einmal!  
 Ha, zerschmetternder Strahl!

-----  
 Dank, Dank, Dank, sei dir, Sturm!  
 So entrinn' ich dem lauernden Wurm;  
 Statt im Staube zu modern,  
 Darf ich nun herrlich verlodern.

Meine Äste, Zweige und Blätter.  
Gleich entpuppten Schmetterlingen,  
Breiten goldige Schwingen  
Und entwirbeln im Reigen der Wetter.

Wie ein heiliger Osterbrand,  
Wie ein Banner, purpurn gebauscht,  
Leuchtet und rauscht  
Meine Kraft durch das Land.

Ha, nun sinkt sie zusammen!  
Aber in singenden Flammen  
Wachs' ich sieghaft empor;  
Fühle mich eins  
Mit dem Urgrund des Seins;  
Und durch der Wolken Tor,  
Unter des Donners Posaunenstoss,  
Fessellos,  
Lauter und gross,  
Kehr ich heim in der Gottheit Schoss.

NICOLAUS WELTER.

## FÉMINISME OPPORTUNISTE

### I.

#### LES ORIGINES.

La création d'une Revue indigène précise une étape dans la fortune du Grand-Duché de Luxembourg. Depuis une trentaine d'années, par le changement politique des frontières, l'exploitation des mines, le transit et déjà la locomotion automobile qui déplace les routes du tourisme, une prospérité unique se répand dans le pays. Luxembourg, par la grâce charmante de son site, sa proximité des excursions ardennaises, sa neutralité, peut devenir demain ce que sont encore les belles et intelligentes cités de Genève ou de Lausanne, ce que furent il y a quatre ou cinq siècles Bâle et Venise. Il ne lui manque que d'être hospitalière aux idées comme elle l'est aux gens et aux choses.

Ce n'est pas que l'esprit manque au pays de Luxembourg. De tout temps, notre jeunesse a tenu un rang honorable aux universités françaises et allemandes. Le malheur est qu'une fois les examens subis, la situation conquise, les études ne sont plus qu'un souvenir. La carrière, la famille, le bon vin et la bonne chère, la chasse suffisent à remplir la vie de la bourgeoisie luxembourgeoise.

Cependant les communications incessantes avec les grands pays avoisinants, le circulus d'idées qui semble fluer aujourd'hui d'un bout à l'autre de l'Europe, n'ont pas été sans pénétrer ici. „L'Extension universitaire“, plus récemment les cercles littéraires de „l'Alliance française“, traduisent ce désir d'une vie plus intense. Mais tandis que professeurs, magistrats, médecins, fonctionnaires, prennent un regain de jeunesse à se dérouiller l'esprit, que deviennent leurs femmes ?

Certes elles sont conviées de tout cœur à ces soirées — conférences; elles y viennent en nombre et elles écoutent sans bavardage, sans distraction, au moins apparente, s'efforçant de saisir au-delà des mots et, dérisoirement préparées par une instruction dont le point culminant est le brevet supérieur, elles arrivent à comprendre, car elles ont aussi l'esprit luxembourgeois, un esprit où persiste la vieille énergie saxonne, avivée de finesse lorraine et d'une pointe de sang espagnol. Mais l'effort est trop dur, elles se lasseront; et comme ici, par une exception excellente, le mari ne sort guère sans sa femme, l'entraîn de l'un cèdera devant l'ennui de l'autre. Une fois de plus, les femmes auront été une force de recul — à moins qu'une belle émulation les possédant à leur tour, elles fassent front, bravement, au travail de l'éducation nouvelle — qui les mettrait d'accord avec leurs maris.

La nécessité de relever le niveau de l'instruction féminine est vivement sentie par l'avant-garde. Il y a



près de deux ans, il s'est formé à Luxembourg une „Association pour les intérêts de la femme“, œuvre de prévoyance généreuse qui a toutefois le malheur de léser des intérêts et des idées et qu'on excommunie sous le vocable imprécis de féminisme. Du féminisme, soit. Est féministe tout ce qui a pour but de donner à la femme une éducation et par suite une situation économique, civile, politique — et pour tout dire familiale plus justement adaptée à sa valeur. Mais avant de partir en guerre contre le féminisme — ou pour lui — il convient de savoir où il nous mène sans rien dissimuler de la justice, de ses origines ou de la gravité de son aboutissement. Dans cette série logique, il y a pour chaque pays un point moyen qui présente le minimum des réformes demandées d'une part et le maximum consenti de l'autre. Le féminisme opportuniste c'est la portion du féminisme adaptable à l'état social de chaque pays dans son présent et son avenir le plus probable. Le féminisme, en effet, tout isolé qu'il soit dans son action, n'est qu'un élément, le plus intime, de cette agitation incœrcible qui tend à ramener tous les membres d'une société, ceux d'en haut et ceux d'en bas, vers un niveau commun de lumière et de bien-être. Au-dessous des sans-patrimoine, ouvriers, serviteurs, vagabonds, qui forment le „quatrième état“, il y a le „cinquième état“, la femme, si profondément relégué au sous-sol social qu'il n'a pas même d'existence civique; et plus lourde est la compression, plus intense

est le jaillissement de la révolte, plus redoutable la portée souterraine de son action, puisqu'elle attaque les sociétés modernes à la racine, à la constitution de la famille.

La subordination de la femme à l'homme n'est pas de nature un fait absurde. Elle a représenté longtemps une forme harmonique dans l'ensemble des rapports sociaux. Aux âges primitifs, où la force brutale était la seule défense que l'homme pût opposer aux fauves, la femme, moins différente de lui qu'elle ne paraît aujourd'hui, mais plus faible de stature, d'un jeu physiologique plus compliqué, tomba nécessairement sous sa protection oppressive. La lutte pour la vie était-elle possible à la femme sans l'homme ? Peut-être. On voit les tigresses et les panthères, à de rares moments près, subsister sans le concours du mâle. L'homme ne fut-il pour la femme que le plus redoutable des fauves ? Quoi qu'il en soit, œuvre de la défaite ou de la reconnaissance, la dépendance primitive de la femme n'en reste pas moins le fait universel, c'est-à-dire normal. Bête de somme de la bête de proie, elle porte les fardeaux et lui les armes ; elle quête le gibier qu'il tue ; elle le prépare et il lui abandonne les reliefs. Elle même n'est qu'un objet de possession qu'il attache par le pied à sa caverne pour l'empêcher de fuir (Poèmes ossianiques).

L'infirmité maternelle aggravait sa sujétion. Toutefois l'homme vieilli et moins agile connut qu'il est bon d'avoir un fils : par le fils, il apprit l'utilité de la mère

et de ce qui semblait pour elle la pire cause de faiblesse devait poindre le relèvement.

L'infériorité motrice de la mère créa le premier foyer. Gardienne du feu et de l'enfant, la femme fixe l'homme au même gîte. L'inaction extérieure développe en elle l'instinct de prévoyance, d'économie et de ces trois éléments: stabilité, prévoyance, économie, naît la propriété. — La femme a créé la propriété, la propriété le lui rend en créant le mariage. La propriété, c'est la possession par-delà l'usage. Le mariage, forme la plus certaine, sinon absolue, de la transmission du sang, n'est-elle pas le moyen de posséder ses biens par-delà soi-même, en ses enfants ?

L'instinct de survivre devait prendre enfin devant la mort la forme mystique du culte des tombeaux, culte familial où la paix souterraine du défunt ne peut être assurée que par sa descendance. Nés de l'effroi du père, peut-être du regret de la veuve, ces rites affirmaient l'importance de la mère par la nécessité d'avoir des fils. Ainsi la femme n'est plus un objet d'usage temporaire qu'on rejette, impotente, aux horreurs de la solitude. Le mariage fondé non sur l'amour qui de son essence est fugitif, mais sur le lien commun des enfants et l'administration des biens, lui assure un rôle permanent ; d'objet possédé, elle devient en fait propriétaire, elle l'est bientôt en droit. Si variée qu'ait été l'histoire de la femme, ses progrès seront partout liés au développement de l'instinct paternel, de la propriété individuelle

et du culte des morts. Sur le désert maigre et sans limites, les nomades ne peuvent dépasser les formes rudimentaires du collectivisme et de la polygamie. L'effarement du vide n'est propice qu'aux larges groupements; il semble au chef de tente qu'il n'aura jamais assez des femmes pour conjurer le silence, assez d'enfants pour le peupler. Mais les subsistances sont rares et l'homme exaspéré se retourne contre sa charge; il a acheté la femme, il veut rentrer dans ses fonds en l'exploitant; elle travaillera comme l'âne ou le chameau dont elle a, à peu près, le rang domestique. Les Egyptiens, peuple de douceur funèbre, paraissent, au contraire, avoir fait son joug léger. Les peintures mortuaires, les inscriptions des stèles la montrent, d'une allure libre, prenant part aux offrandes, côte à côte avec l'homme. -- Dans l'Inde védique, l'importance de la „race“ créa la polyandrie: la femme épousait les divers frères d'une famille, soit après la mort, soit du vivant même du mari -- condition qui marque peu de respect pour la personne féminine en elle-même, mais qui assurait à la fonction maternelle le rôle essentiel dans la famille. De là devait sortir le „matriarcat“ ou hérédité par la mère, que beaucoup considèrent aujourd'hui comme le point triomphal de féminisme. Il est probable que la rareté des femmes entra pour quelque chose dans cette forme sociale -- c'est pour cette raison tout au moins qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours sur les hauts plateaux de l'Himalaya.

La monogamie fut le trait national des Romains. Sans doute ce ne fut à l'origine qu'un fait de circonstance : la bande de pillards qui fonda Rome ne comprenait pas de femmes ; ils durent en enlever aux voisins et longtemps n'en eurent qu'un nombre insuffisant. La loi naturelle de l'offre et de la demande donne donc aux femmes une valeur primitive qu'ensuite la tradition leur conserva. Le fait s'est répété à vingt siècles de distance, chez les Américains du Nord où les mêmes circonstances ont produit le même effet. — D'autre part, le jeu le plus fréquent de l'hérédité est de croiser les ressemblances : la fille tient du père, le fils de la mère. Le père s'attacha à cette fille qui était plus lui que son fils même. Pour la garantir contre la nouvelle famille où la ferait entrer le mariage, il lui constitua une dot. Ainsi, dans toute famille pourvue d'un patrimoine, la femme possédait, en dehors de toute fonction conjugale ou maternelle, par le seul fait d'exister et cette propriété directe restait indépendante du mari, gérée par le mandataire du père.

On n'ose trop se prononcer sur l'effet du christianisme. En fait, il fut assez doux. A Rome, la religion naissante charmait surtout les femmes ; c'est par elles, par leur ardeur fervente, leur subtilité, leurs vertus, qu'il parvint jusqu'au cœur des citoyens. Les „matriarches“ jouirent à cette première heure du respect et de la reconnaissance des pasteurs. Théoriquement, la tradition biblique est dure à la femme ; elle n'a pas été créée directement

par Dieu ; il se contente de la tirer d'une côte de l'homme, „os surnuméraire“, dira plus tard Bossuet. Elle est la coupable du Paradis, l'instigatrice de la faute, „vase d'impureté“ que l'homme doit tenir en méfiance. Un concile discutera sérieusement au Moyen-Age la question de savoir si les femmes ont la même âme que l'homme.

Cette régression sémite devait être compensée, il est vrai, par l'influence des Barbares, la belle race adolescente où l'homme chaste et la femme fière marchent ensemble, main dans la main. Les premiers, les Germains n'ont pas traité la femme comme une conquête ; ils ne la prennent pas, elle se donne et, par reconnaissance, ils lui assurent au lendemain des noces la „Morgengabe“, le présent du matin, gage de son indépendance. Avec la brutalité d'une époque de croissance, la féodalité a été pour la femme très favorable. Ce fut au contraire à leurs frais, que se fit la renaissance du droit romain. A cet égard, elles ont peu à bénir la Révolution, tout imbue de l'illusion gréco-latine et elles peuvent maudire Napoléon dont le Code a ramené pour elles la servitude.

Le vice des lois écrites est de se fixer en des textes intangibles, tandis que les mœurs continuent d'évoluer. Il s'aggrave quand il prétend appliquer à une société vivante les textes d'une société morte et la discordance est d'autant plus choquante que la douceur naturelle des mœurs fait négliger l'adoucissement des lois. Nous arrivons aujourd'hui à ceci que le destin de la femme

dépend non de sa personne, mais de celle du mari. S'il est bon, elle est heureuse, la sujétion légale n'agit point. S'il est brutal ou vicieux, elle est malheureuse, la loi ne la protège qu'à l'extrême limite, pour la séparer. Or il est bien probable que, de naissance, le nombre des hommes bons est égal à celui des femmes bonnes. Mais le pouvoir porte en soi une fatalité d'abuser; l'homme, de par le seul fait qu'il est le maître, a les vices de la tyrannie, il est méchant par état. La situation inverse développe d'autre part chez la femme les vices de la sujétion, la flatterie, le calcul, la simulation de l'amour où se prend la grossière vanité de l'homme. La nature, dont le seul instinct est de revenir à la moyenne, ne manque pas là-dessus d'unir le meilleur homme à la pire femme, ce qui revient à dire que le sort des femmes est, pour une méchante minorité d'opprimer l'homme et pour la majorité, d'être opprimées.

M<sup>me</sup> POIRIER.

*(A suivre.)*

## EIN- UND AUSFÄLLE.

Energie ist die stumpfsinnigste aller Tugenden : sie potenziert wahllos die Dummheit wie die Klugheit.

\* \* \*

Wenn gewisse Leute eine halbe Stunde neben einem im Caféhaus gesessen haben, empfindet man es als eine schreiende Ungerechtigkeit gegen die Drehorgeln, daß sie nur an bestimmten Festtagen auf das Publikum losgelassen werden.

\* \* \*

Politik verdirbt den Charakter. Kein Wunder also, daß mancher Charakter die Politik verdirbt.

\* \* \*

Wie kannst du behaupten, hundert Dumme machen nicht einen Gescheidten aus! Ueber das Lob eines Dummkopfs zuckst du die Achseln; klatschen dir aber 500 Dummköpfe Beifall, so traust du ihnen mehr Einsicht zu, als dem Klügsten, wenn er dich auspfeift.

\* \* \*

Willst du wissen, was jeder Mensch in seinem Gebahren Lächerliches hat, so stelle dir vor, er sei fünf



Minuten lang nicht er selber, sondern Jemand, der ihn nachahmt: du wirst dich wundern, über was alles du dich totlachen mußt.

\* \* \*

Welke Blätter sind wie Vorurtheile, die von früher hängen geblieben sind. Manche Vorurteile sind ja auch einmal Wahrheiten gewesen. Man sollte sie lieber Nachurteile nennen, weil sie nicht zu früh, sondern zu spät kommen.

\* \* \*

Eine der schönsten Gottesgaben ist, schlafen zu können, ohne zu schnarchen, weil man so in jeden Vortrag gehen kann, ohne Skandal zu erregen.

\* \* \*

Manche Frau ist den Männern deshalb ein Gräuel, weil sie eine Seele mit Bartstoppeln hat.

\* \* \*

Auf jede Leistung im Leben müssen wir uns mühsam vorbereiten. Und wir bilden uns ein, das Schwerste — ruhig und gefaßt zu sterben — brächten wir aus dem Stegreif fertig!

BATTY WEBER.

## MARGINALES.

---

„Je suis, me confia Hamlet, le prisonnier qui ne veut pas s'évader. Le geôlier, quelque jour, m'enfermera dans la liberté!“

\* \* \*

„J'ai fait tantôt, me dit-il encore, des efforts spasmodiques pour allumer mon cigare à une lampe éteinte! O dérision de nos vaines tentatives!“

\* \* \*

„Enfin, conclut-il en me quittant, songez que je chemine sur un sentier de montagne entre un précipice et une paroi à pic.

J'ai l'angoisse de rencontrer celui venant en sens contraire . . .

Des genêts d'or fleurissent aux pentes . . . “

\* \* \*

## LE PETIT JEU DES DÉFINITIONS.

Le bonheur est une goutte de rosée qui de trop loin donne l'illusion du diamant, de trop près celle de la larme.

\*

L'amour a un sommet et des pentes, mais ce n'est pas une montagne, c'est un entonnoir.

\*

La franchise est un piège que les gens d'esprit tendent aux sots.

\*

Le découragement n'est qu'une des formes de l'enthousiasme.

\*

Le flux et le reflux de la mer! Rythme immense des pulsations du globe!

\* \* \*

### LES CINQ COMMANDEMENTS DE L'AMOUR.

Tu fermeras les yeux pour ne point voir dans l'aimée son ennui et son indifférence.

Tu te boucheras les oreilles pour ne point entendre dans sa voix le timbre de la rancoeur et du dégoût.

Tu ne mettras pas tes lèvres sur les siennes pour ne point y goûter la saveur d'autres baisers.

Tu détourneras ton visage pour que ne monte point vers toi le parfum d'étrangères amours.

Tu ne prendras pas ses mains entre les tiennes afin que tu ne t'aperçoives pas qu'il est pour elles de plus douces pressions.

Et alors tu seras heureux, par définition!

MARCEL NOPPENY.

## TONY TÜRMER.

## NOVELLE.

Ein blasser Prügelknabe.

Wenn ich an ihn denke, fallen mir immer zuerst ein paar treue, große, goldbraune Augen ein. Dazu ein roter Mund, der in dem blassen Gesichte saß, wie die rot gemalten Lippen in einer puderweißen Pierrotmaske. Die Augen waren reine, kluge Kinderaugen, mit einem schüchternen Unterton von Traurigkeit.

Mit zehn Jahren verlor er seine Eltern und kam zu Verwandten nach auswärts. Später trafen wir uns wieder in Luxemburg auf dem Gymnasium. Als wir Homer lasen, bekam er selbstverständlich den Spitznamen „Glaukopis“. Seine Augen waren noch immer die großen, reinen Kinderaugen; sein Gesicht war noch immer so blaß; seine Lippen aber waren weniger rot, und harte, bittere Energie kauerte trotzig in seinen Mundwinkeln.

Dann faßte ihn das Leben wie eine Trombe und wirbelte ihn herum.

Eines Tages bekam ich von ihm einen Brief aus London. Einen Brief, wie man ihn schreibt, wenn einen die Erinnerungen heimsuchen, wenn man sich Sonntags nachmittags langweilt und denkt, es ließen

sich alte Freundschaften auf neu polieren: Wie geht's? Und was treibst du? Und weißt du noch? Und so weiter. Ich schrieb zurück. Postwendend fast kam ein zweiter Brief. Sechzehn enggekritzelte Seiten. Ein ganzes Philosophiesystem. Ich brauchte zum Lesen drei Viertelstunden. Tony Türmer hatte auf das scheußliche, dünne, bläuliche Postpapier geschrieben, das derart durchschlägt, daß die Schriftzüge beider Blattseiten sich ineinander verhäkeln und man beim Lesen dasselbe ärgerliche Empfinden hat, wie am Telefon bei starken Induktionsgeräuschen.

Glaukopolis war unter die Nihilisten gegangen. Unter eine besondere Spielart von Nihilisten. Wie komisch! Seine zähneknirschenden Sätze und dazu sein Cherubsgesicht! Das heißt, immer knirschte er nicht mit den Zähnen. Es waren in seinem Brief auch Stellen von rührender Heilandgüte. Daran erkannte ich ihn.

Eines Tages kreuzten sich dann zufällig unsere Wege in Amsterdam.

Ich war zur Krönungsfeier der jungen Königin hingefahren. Im Vereinslokal des „Nederlandsche Journalistekring“ standen allerhand Leute von der internationalen Presse in Gruppen zusammen und warteten auf die Quartierzettel, die ihnen die Amsterdamer Kollegen vom Wohnungsausschuß austeilten. Die Franzosen schimpften aufgeregt in einem unwahrscheinlichen Tempo, sozusagen in Zweiunddreißigstelnoten auf den Sekretär, weil bei der Organisation dies oder jenes

versehen war. Aber es war mehr laut, als schlimm gemeint. Herr Veilchenstock aus Warschau, dessen wachsgelbes Gesicht nach Korkzieherlocken förmlich schrie, ging mit flatternden Händen durch die Gruppen und vermittelte, indem er rasch hintereinander französisch mit deutschem, deutsch mit russischem, englisch mit polnischem und italienisch mit österreichischem Akzent redete. Niemand verstand ihn, und Morian, vom „Siècle“, brachte ihn schließlich mit einem energischen: „Fiche — nous la paix!“ zur Ruhe.

Als der Zwischenfall soweit erledigt war, dass man die Gasflammen über dem Billard wieder zischen hörte, ging die Verteilung der Quartierzettel weiter. Ich hörte meinen Namen rufen, und gleich darauf: „Herr Tony Türmer, The Justice, London!“

Aus einer Ecke des Saales löste sich eine schlanke, dunkle Gestalt, und trat, ein gelbledernes Reiseköfferchen in der Hand, in den Lichtkreis der Billardlampen. Aber schon aus dem Schatten heraus war mir das weiße Gesicht mit den großen, dunkeln Augen und dem lebhaften Farbenfleck des Mundes plötzlich wie aus dem Hintergrund einer braun nachgedunkelten Vergangenheit erschienen, und kaum, daß er seine Drucksachen vom Sekretär in Empfang genommen hatte, so lagen wir uns in den Armen.

Aber Tony Türmer fuhr gleich zurück und eine jähe Blutwelle schoß über sein Gesicht. Er muß sich seiner überwallenden Bewegung vor den vielen spott-

süchtigen Preßmenschengesichtern geschämt haben. Ich drang auch nicht weiter in ihn. Er war immer ein bisschen menschen scheu und unbeholfen in der Offenbarung seiner inneren Regungen gewesen.

Es stellte sich zu unsrer Freude heraus, daß für uns im selben Boardinghouse an der Heerengracht Quartier gemacht war. Wir aßen rasch etwas im Klub und fuhren zu unsrer Wohnung.

Als wir schon draußen im Wagen saßen und das Pferd eben anzog, fuhr Tony mit einem Schrei kerzengrade in die Höhe: „Meine Tasche!“

Er hatte drinnen sein gelbledernes Köfferchen vergessen. Ich wollte es vom Groom, der noch am Wagenschlag stand, herunterholen lassen; aber Tony protestierte mit Todesangst in den Augen und sprang in gewaltigen Sätzen die Treppe wieder hinan. Tief aufatmend, aber beruhigt, kam er in der nächsten Minute mit der Reisetasche zurück, die er behutsam auf den Knien verwahrte.

„Du reisest wohl nicht viel?“ frug ich.

Er lächelte verlegen:

„Weil ich so aufgereggt und fahrig bin? Ach ja, ich komme wenig herum. Sagen wir lieber: Gar nicht.“

Er erzählte mir sein Leben.

Seit Jahren verrichtete er papierne Sklavenarbeit an einem Londoner Blättchen siebter Ordnung, das in den edelsten Ausdrücken für ein besonderes Ideal sozialer Gerechtigkeit kämpfte. Er gab mir eine Nummer

mit einem Leitartikel, den er verfaßt hatte: Sein Brief von damals in neuer Auflage. Dann erzählte er mir in einem Atem, wie es kam, daß ihn sein Blatt nach Amsterdam hatte schicken können. Die Redaktion hatte einen reichen Gönner, Sonderling und Menschenfreund, der das Geld dafür hergab, und da Tony überhaupt noch keinen Urlaub gehabt hatte, so war er dran gewesen. Mehrmals faßte er während seiner Erzählung mit der Hand an die linke Brusttasche. Da steckte zweifellos sein Reisepfennig.

Unser Wagen hielt vor einem schmalen Haus an der Heerengracht. Ein schwarzes Marmorschild neben der Haustür trug in vertiefter Goldschrift die Worte: Anna Schölvink, Modiste. Es sah auf den ersten Blick nicht aus, wie ein Boardinghouse, aber da die Nummer stimmte, zog ich die Klingel.

Wir hörten im Flur einen leichten, elastischen Schritt, und als die Türe aufging, stand in ihrem Rahmen eine junge Dame in Schwarz, die uns freundlich zulächelte.

„Hübsch! Donnerwetter ja!“ war so in großen Zügen mein erster Gedanke.

Tony Türmer trat einen Schritt zurück, wie um hinter mir Deckung zu suchen.

„Aber sie schwärzt sich die Augenlider“, war mein zweiter Gedanke.

Um so weißer schimmerten ihre Zähne. Der linke obere Eckzahn hatte eine winzige Goldplombe. Sonst alles tadellos.



Es stellte sich heraus, daß sie nur wenig deutsch, aber ziemlich fließend englisch sprach.

„Dein Fall, Tony!“ sagte ich und schob ihn vor. Er wurde verwirrt und errötete bis in die Haarwurzeln. Es war, als würde sein Arm, an dessen Ende die gelbe Reisetasche baumelte, so lang, daß er ihn ganz um seine Beine hätte herumschlenkern können.

Ein Glück, dass die junge Dame – Fräulein Anna Schölvink, Modiste -- direkt Bescheid wusste. Sie wies uns unsre Zimmer an. Tony bekam ein Hinterstübchen zu ebner Erde, ich ein etwas größeres Zimmer im ersten Stock.

Erst installierte Fräulein Schölvink meinen Freund Tony. Dann begleitete sie mich hinauf. Sie steckte die große Petroleumlampe an, die in ihrem rosa Papierschirm aussah, wie eine Balleuse, auf einem Bein stehend. Sie sah nach, ob Wasser in dem großen, geblühten Porzellankrug war, fuhr glättend und tätschelnd mit der Hand über das schwellende Federbett und die Kopfkissen, öffnete die Tür zu einem leeren Kleiderschrank in der Wand, aus dem es ganz leicht nach Cigarren und Likör duftete und zeigte mir den Knopf der elektrischen Klingel für den Fall, wo ich dem „Kammermeisje“ etwas aufzutragen hätte.

Ich sah ihr zu, wie sie so voll freundlicher Ruhe im Zimmer hantierte.

„28 Jahre“, dachte ich. – „Nicht 27 und nicht 29. Ausgerechnet 28.“



Die 28 giebt so ein ganz besonderes Bild. Es muß an der Acht liegen: Feine Taille, volle Büste, volle Hüften. So etwa, wie eine schlanke, etwas längliche Acht sah Anna Schölvink aus. Ihr schwarzes Kleid, heimtückisch einfach, tanzte bei jedem ihrer Schritte in rhythmischem Faltenwurf von den runden Hüften abwärts bis zu den Knöcheln; bei jedem Schritt floß es wie ein Zittern an den Falten herunter und zuckte am Rocksaum empor, sobald mit knappem, trockenem Klang ihr feiner Absatz den Boden berührte. Na, jeder Kulturmensch weiss ja, was da drin liegt, wenn so ein Rocksaum um ein paar feine Mädchenknöchel wippt und tanzt. Und die Füßchen! Eigentlich die Schuhchen, die Knöpfstiefelchen! Man hätte sie, wie sie waren, in ein Schaufenster am Boulevard des Italiens oder in der Rue de la Paix stellen können.

Es drängte sich mir ein Gefühl sybaritischer Rührung auf vor dem seltenen Gegensatz zwischen der diskreten Eleganz eines Körpers, der nur als wonniges Werkzeug der Freude geschaffen schien, und der besorgten Mütterlichkeit, mit der Anna Schölvink überall nach dem Rechten sah. Das Betreuen und Bemuttern ist die eine, das Schönsein die andre Hauptfunktion, die wir in unserm Herrenegoismus der Frau stillschweigend zur Pflicht machen. Aber auch darin ist Teilung der Arbeit eingetreten. Die einen haben heute die treuen, liebevollen Pflegerinnenhände, die andern haben die Schönheit. Trifft aber beides in einer zusammen, dann

finden sich unsere Herreninstinkte bis zum Gerührtsein geschmeichelt.

In dieser Stimmung begann ich mit Fräulein Schölvink ein Gespräch. Sie erzählte mir, so gut es ging, daß sie allein mit ihrer Mutter wohnte, daß ihr Vater Schiffskapitän gewesen und seit ihrer Geburt verschollen sei, und daß sie zu den „Kroningsfeesten“ ein Boardinghouse improvisiert habe, um noch nebenbei etwas zu verdienen.

Ich frug, ob tatsächlich außer uns und ihrer Mutter niemand im Hause wohne. Sie verneinte, abgewandten Gesichts.

Wem denn das Herrenrad gehöre, das im Flur so zutraulich neben einem Damenrad stand?

Sie sagte in der Verlegenheit rasch ein paar Worte auf holländisch und erklärte mir dann obenhin, das Rad gehöre einem feinen Herrn, der manchmal mit ihr ausfahre. Na, mir konnte es ja egal sein. Sie hatte für Rad ein drolliges Wort: Fitz. Ich lachte darüber. Noch mehr über das zugehörige Zeitwort. Sie lachte mit, und dann waren wir gleich so intim, daß ich sie fragte, warum sie sich denn die Wimpern schminke. Das habe sie doch wahrhaftig nicht nötig — wie man bei solchen Anlässen hinzuzufügen pflegt.

Sie leugnete ohne großen Nachdruck und fuhr sich mit der Spitze des kleinen Fingers leicht unter den Augen her, wie um zu zeigen, daß das südliche Braun

tatsächlich nicht abfärbe. Sie forderte mich auf, näher hinzusehen, ganz nahe, und ich sah in zwei Augen, in denen ein wollustschweres Verlangen nach Geben und Empfangen brütete. Ich sah auch, daß dies Verlangen dicht an mir vorbei nach einem andern griff. So was sieht man ja direkt, ungefähr so, wie man sieht, ob ein Pistolenlauf einem grade auf die Nasenwurzel zielt oder sechs Zoll vorbei.

„Ihr Freund ist wohl sehr schüchtern?“ fragte Anna Schölvink, als sich unsere Blicke verstanden hatten.

Ich drohte ihr lächelnd mit dem Finger. Sie aber lächelte nicht mehr und zuckte leicht die Achseln.

Genau in dieser Sekunde ging ihr Verhältnis zu Tony bei ihr innerlich in die Fugen. Es hätte einen hörbaren Ruck geben können, so deutlich empfand ich das.

Den Abend verbummelte ich mit Tony in den Straßen von Amsterdam, mitten in dem Trubel, durch den sich die Vorabende großer Feste auszeichnen.

„Du ahnst nicht, wie mir zumute ist,“ sagte Tony. „Zum ersten Mal, seit ich denken kann, nicht mit der Peitsche der Not über mir im Geschirr, in den Strängen zu liegen! Es ist in mir so wohltuend still, wie wenn ein unangenehmes Geräusch plötzlich aufgehört hätte. Weißt du noch, bei Homer, den Ausdruck: Mit gelösten Gliedern? So fühle ich eben. Eine dumpfe Spannung, die in mir war, immer, seit ich um das bischen Brot

arbeiten muß, die ist heute gelöst, zum ersten Mal. Ich habe ein Gefühl, das ich nie hatte, das Gefühl, daß ich aufrecht stehen kann, ohne an die Decke zu stoßen.“

Wir lehnten grade an der Brüstung einer Kanalbrücke. Ein Geruch von Tabak und Kaffee lag in der Luft, und derselbe Geruch, nur muffiger, moderiger, stieg aus dem trägen Wasser zu uns herauf.

„Pflichten, siehst du, schwere Pflichten, die kann ich spielend auf mich nehmen. Eine riesengroße Sache tun, auch wenn es einem an den Kragen gehen kann, – das heißt doch, sich ausleben!“

Dann erzählte er wieder von seinem eintönigen, klebrigen Londoner Dasein. Ich brachte die Rede auf allerhand, was um uns vorging, auf den Schmuck der Häuser und Straßen, auf die Begeisterung der Mynheers für „onz Wilhelmintje“, auf die bevorstehenden Feste. Tony sprang hartnäckig immer wieder ab.

Wir setzten uns in der Nähe der neuen Post vor ein Kaffehaus und tranken Bier. Ich erwähnte im Gespräch unsre junge Hauswirtin.

„Eine prachtvolle Nummer, was meinst du, Tony?“

Er sah mich erst an, als ob er es für möglich hielte, daß ich ihn zum besten haben wollte. Dann pflichtete er mir bei.

„Sie hat was ganz Apartes. Einen Stich ins Spanische, findest du nicht?“

Ich meinte, sie trüge eher etwas vom Typus der portugiesischen Jüdinnen Amsterdams zur Schau.

„Sie sieht aus, als hätte sie eine große, stille Liebe“, sagte Tony träumerisch.

Als ich hell auflachte, war er beschämt, wie ein Schulknabe, der dem Lehrer eine sehr dumme Antwort gegeben hat.

„Ja, weißt du, ich kenne mich mit Weibern nicht aus.“

„Ich dünke doch, in London . . .“

„Ach, die Schönen, nach denen mir die Sinne stünden, die waren mir immer zu hoch, und die andern — pfui Deibel!“

Als ich ihn daraufhin ungläubig ansah, war er es, der hell auflachte.

„Ja gelt, du Wüstling! Da machst du Augen!“

„Nein Tony! Wahrhaftig? Bis auf den heutigen Tag?“

„Ehrenwort!“

Ich weiß nicht mehr genau, welches hierauf meine Gedanken waren. Höchst wahrscheinlich waren sie so, daß sie nicht hierher gehören würden.

Laut aber fuhr ich fort, wo ich in meinem leisen Selbstgespräch aufgehört hatte:

„Also Fräulein Anna Schölvink wäre dein Geschmack?“

„Red' keine Makulatur!“

„Ein ernstes Wort, Tony. Du glaubst doch nicht, daß die kleine Schölvink . . .“

„Ich glaube gar nichts! Kellner! Noch zwei Humpen dunkel.“

Ich suchte noch wiederholt, ihn an derselben Herzensstelle anzubohren, aber er ging auf keinerlei Bohrversuche ein. Als ich ihm vor seiner Türe im Hausflur beim Gutenacht mit dem Finger drohte, wie vorher unserer schönen Hauswirtin auch, und dazu sagte: „Tony, du trägst den Schelm im Busen!“, da benahm er sich merkwürdiger Weise genau so, wie Fräulein Schölvink, und machte sogar einen mißlungenen Versuch, ernstlich böse auszusehen.

Andern Morgens erschien Anna in malvenfarbenem Hauskleid, während wir unsere Chokolade tranken — deftige holländische Chokolade — und erkundigte sich, wie wir geschlafen hätten.

Tony blickte scheußlich verlegen in seine Tasse und sagte, sein Bett sei schlecht, viel zu schmal und zu kurz. Und dann schoß er mir einen Seitenblick zu,

der bedeutete: „Da siehst du, was ich mir aus ihr mache!“

Hätte er, statt seine Zeit mit so lächerlichen Fluchtversuchen zu vergeuden, Fräulein Anna in die Augen geblickt, so würde er zu seiner heuchlerischen Kritik den Mut nicht gefunden haben. Er würde es jedenfalls in der keuschen Schüchternheit seiner dreißig Jahre nicht gewagt haben, das Wort „Bett“ über seine Zunge zu lassen.

Wie sie so dastand, ging es wie eine warme Welle von Verführung von ihr aus: Von ihrem schweren, ebenholzfarbenen Haar, das sie lässig hinaufgesteckt hatte, von ihren heischenden Augen, von ihren Lippen, die sich in werbendem Lächeln von den porzellanweißen Zähnen zurückschürzten, — ich sehe die kleine Goldplombe am linken Eckzahn noch heute — von ihren Statuenarmen, um die die schmeichlerischen Wollmusselinfalten der weiten Tunikaärmel zurückflossen, wenn sie mit schlanken Fingerspitzen, ihrer unfehlbaren Schönheit bewußt, einen Kamm im Nacken feststeckte, von ihrem ganzen Fleisch, das unter dem verräterischen Stoff warm und schwellend blühte.

Es war ja nun eine ausgemachte Sache, daß all dies rote bengalische Lock- und Liebesfeuer Tony und nicht mir zu Ehren brannte. Ich pfiff also das Lied vom „Guten Kameraden“ und ging auf mein Zimmer. Ich bin kein schlechter Kerl, aber der hilfeflehende



Blick, den ich von Tony noch in der Türe auffing, war mir eine grausame Genugtuung. Eine Stunde nachher holte er mich ab. Wir schlenderten wieder durch die Straßen, standen wieder auf den Kanalbrücken, konnten wieder den Kaffee- und Tabakgeruch nicht los werden, sahen die Leute Tannenguirlanden bis an alle Dachfirste hinaufhängen, sahen von allen Fassaden die orangegelben und die blauweißbroten Fahnen und Fähnchen flattern und wehen, sahen die Zimmerleute an allen Straßenecken Tribünen bauen, auf denen sowohl Plaatzen te huur wie Plaatzen te besprecken waren, aßen im Garten bei Krasnapolski ein prächtiges Schnitzel und zum Dessert eine „Tartellette Emma“, der Königin-Mutter zu Ehren, verbummelten den Nachmittag im Ryksmuseum und in der wunderbaren Rembrandtausstellung, setzten uns, wenn wir müde waren, vor einem Caféhaus in's Freie und tranken einen Kwaß, — und in all den Stunden kam über Tony's Lippen nicht ein Wort, das auch nur im Entferntesten an Fräulein Schölvink erinnert hätte. Bis er dann gegen 7 Uhr abends immer unruhiger wurde und schießlich mit der Farbe herausrückte: Er habe Fräulein Schölvink versprochen, mit ihr auszugehen, im Vondelpark sei Konzert, da möchte sie gerne hin, und ihre Mutter sei krank — apropos, sie habe ihm heute Morgen ihre Mutter vorgestellt, ein liebes, kleines, steinaltes Frauchen, mit einer Brille und mit Schmachlocken.

„Tony“, rief ich entsetzt und hielt ihn am obersten Rockknopf fest, „Tony! Sie hat dir ihre Mutter vorgestellt!“

Er sah mich fünf Sekunden fragend an.

„Ach soo! — Du meinst . . .“

Er lächelte traurig.

„Ich gehöre doch nicht zu denen, die man heiratet!“

„Na ja, für sehr wahrscheinlich halte ich es schließlich auch nicht. Aber trotzdem, sei auf deiner Hut! Man hat auf dem Gebiet unglaubliche Dinge erlebt!“

Ich ließ ihn ziehen und widerstand heldenhaft der Versuchung, mich im Vondelpark in eine heimliche Ecke hinzusetzen und Zeuge zu sein, wie sie ihn einschmelzen würde.

(Fortsetzung folgt).

## POÈMES

## POUR UNE BLONDE QUI PASSAIT . . . .

Sa jupe gentiment troussée  
Au-dessus d'un fin soulier blanc  
Qui fait clic-clac sur la chaussée,  
Comme une biche pourchassée  
Elle va d'un rapide élan.

Avec des yeux d'Immaculée  
Et des balancements de fleur  
Elle trotte par l'allée,  
Et sa forme semble moulée  
Dans le bleu costume tailleur.

On voit, retroussant leur moustache,  
Des passants prendre un air vainqueur,  
Tandis que leur regard s'attache  
A l'or d'une petite tache,  
Une montre à l'endroit du cœur.

Pour moi, je rêve des ivresses,  
Des baisers humides et lents,  
Et j'invente mille caresses  
Pour la plus fine des maîtresses,  
Très souple, avec des bras très blancs.

Mais déjà la chère inconnue,  
Avec son joyeux parasol,  
S'efface au coin de l'avenue,  
De même qu'elle était venue,  
Son petit pied frappant le sol...

Alors je songe à nos chimères  
Qui ne durent qu'un temps très court,  
Brillent de lueurs éphémères,  
Passent, déceptions amères  
Comme ce petit pied qui court.

#### LE CHATEAU DE LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Du jour qu'est morte, hélas, la Belle au bois dormant,  
Qu'un cercueil de cristal enclot sa forme claire,  
Le fier château d'icelle est triste, infiniment,  
Comme un vieux vagabond dans l'or crépusculaire.

Il se meurt d'ennui sombre et de délabrement ;  
Par un ciel de détresse, un vol patibulaire  
Et mol d'oiseaux de nuit, râle un hululement  
Lugubre sur la fin du géant séculaire.

Et lorsque, tout à l'heure, éteignant ses trésors,  
Le couchant aux vitraux enlèvera leurs ors,  
Le burg semblera clore à jamais sa paupière.

Dans les bois d'alentour, les vents hurlent aux morts,  
Tandis que le mourant, morne comme un remords,  
Laisse parfois tomber une larme de pierre.

PAUL PALGEN.

## SONNENMÄR.

Wenn die Dämmerung ihre weichen Riesenschleier  
 durch die taubeschlagenen Fenster  
 in die einsam warme Stube breitet,  
 wenn die weissen Giebel  
 in dem matten Zwielight  
 ihre Spitzen hoch ins Dunkel recken,  
 denk ich klagend an die Sonne  
 und an alle, die sie suchen. —  
 An die Tagessonne!  
 An die Lebenssonne,  
 die die mächtgen Berge uns verdecken,  
 die in Meeren liegt, in kühlen Fernen.

Alle Tage scheidet so das Leben,  
 und die Nacht ist eine grosse Klippe,  
 hinter der die roten Segel harren,  
 die uns neuen Klippen,  
 neuen weissen Sonnen  
 hell und jach entgeggetragen.

Eines Nachts wird unser Auge suchen  
 nach den roten Segeln.  
 Und wir sehen in der weiten Ferne  
 eines schwarzen, stillen Schiffes Masten  
 lockend nahen.  
 In den leichten Tauen  
 hockt der Tod....  
 Tanzend fallen unseres Lebens Sterne

FRANZ CLEMENT.

## L'IDOLE.

(EXTRAIT.)

Ce furent de fiévreuses journées qu'ils vécurent, journées intenses où, tout brûlants du désir de se prendre, ils n'avaient pas d'autre souci. Ils errèrent dans les rues de Prague, Henri ayant passé son bras sous celui de Valentine qui se serrait contre lui avec passion. Ils virent ainsi l'Eglise Marie Suěžná, l'Eglise St-Nicolas, celle de St-Etienne et celle de l'Assomption. Ils visitèrent le Palais du comte Ervin Nostic et le Château Royal, et le Palais célèbre du comte Wallstein, ambitieux que Schiller en l'idéalisant, peut-être diminua.

Ils parcoururent l'immense et admirable Jardin du Château et le musée Rodolphinum, et le Josefa le Quartier des Juifs. Ils virent la Staronová skola, la synagogue étrange d'une sombre difformité.

La ravissante promenade de Petrin les vit passer, et toi aussi, ô cimetière, tu les accueillis. Parmi les tombes noires, sur lesquelles s'affaissent de blancs lilas, ils cheminèrent, enlacés. Qu'importe qu'ils fussent un couple coupable, puisqu'ils aimaient!

Ils n'avaient pas à faire effort pour éviter toute question sur le passé et les circonstances étranges qui les avaient fait se rencontrer. Leur vie était trop touffue pour laisser place à des préoccupations qui les eussent

éloignés de leur amour. Ils ne réfléchissaient pas, ils n'analysaient pas. Leur passion eût balayé toute réflexion naissante, arrêté tout commencement d'analyse. Elle se suffisait à elle-même. En les embrasant, elle consumait et réduisait en cendres tous les éléments hétérogènes, qui auraient pu essayer de la dissoudre.

Ce n'est pas qu'ils n'accordassent quelque attention à ce qui n'était pas son objet immédiat. Ils s'entretenaient au contraire de ce qu'ils voyaient. Ils admirèrent la Cour du Tyn, et la place de Béthléem, mais une arrière-pensée doucement leur murmurait : « Vous trouvez ça beau, parce que vous êtes ensemble ! » Valentine, que souvent son passé terrible et mystérieux avait accablée de son poids, se sentait légère, et comme renaissante à une vie nouvelle. Il lui semblait que tout ce qui avait fait jusque là son tourment et son orgueil fût aboli et que maintenant seulement elle vivait, puisque maintenant seulement elle aimait.

Henri éprouvait, lui aussi, ce renouveau délicieux où il semble qu'on entende des voix qui chantent au loin, comme lorsque dans une église immense les chants d'un chœur s'adoucissent en murmures.

Malgré l'enchantement pourtant, les premiers remords l'atteignirent bientôt. C'était comme des pointes aiguës dont le lacèrement presque tout de suite cessait. Il revoyait brusquement l'autre femme, celle dont il était aimé autrement et qui l'attendait dans la ville merveilleuse, la ville si blanche, ardente et pâle auprès

du sombre éclat d'or de Prague. Les lettres de cette femme s'accumulaient à la poste, comme les feuilles d'arbres d'automne que le vent chasse devant lui et entasse.

Et une autre vision encore soudainement s'imposait à son regard, quand il s'abaissait vers une merveille de la ville ou cherchait celui de sa maîtresse : une vision implacable, en relief, comme les sculptures naïves des églises de Prague, dont l'expression singulièrement remue. Un homme échoué devant une table de brasserie, le regard plongé éperdûment dans un verre vide comme son cœur inhabité. Et cet homme avait des gestes éplorés, désespérés qui fendaient l'âme. Henri se souvenait de la confiance que cet homme lui avait témoignée, et des bontés qu'il avait eues pour lui et de l'argent..... Il frissonnait. Et Valentine inquiète de cette rêverie absorbée, dont elle sentait qu'elle était absente, brusquement interrogeait : „A quoi penses-tu ?“ Et un jour il voulut tout lui dire. C'était devant la Place St Venceslas.

Leur âme s'était vivifiée au spectacle émouvant de cette place radieuse. Les sons d'un orchestre de musiciens de la garde y mettaient un bruit joyeux, qui soulevait l'âme sans l'alanguir, et la portait au-delà des contingences, vers des impressions dont le frôlement n'attendrit pas, mais commande, et qui, en nous effleurant d'une aile impérieuse, font naître des pensées graves.

Il dit en saisissant tendrement ses mains et en



lui jetant un regard profond, qui la fit trembler : „Je devrais, n'est-ce pas, t'interroger toi, que j'ai suivie? Et toi, de ton côté, tu dois te demander qui je suis. Mais tu n'y songes pas parce que tu sais bien que je t'aime. Et moi, pourquoi te questionnerais-je? Car quoi que tu aies fait, tu étais libre.“

Violemment il ajouta : „Moi je ne l'étais pas.“

Elle lui mit la main sur la bouche et lui dit simplement, en un accent indéfinissable : „Je ne te demande rien.“

Depuis cette tentative d'aveu une crainte confuse ajoutait son tourment aux transports constants de leur passion. Sans en convenir, ils redoutaient maintenant de se perdre, et ils voulaient que leurs étreintes, si la fatalité les séparait, n'eussent pas été inférieures à leur rêve, et qu'au moins ils se quittassent sans emporter le regret de désirs mal satisfaits.

Ils recherchaient maintenant les décors et les sites appariés à leur état d'esprit. Ce qu'il avait d'indéfini à la fois et de violent, trouvait dans la ville des aliments sans nombre.

L'effet produit était double, tantôt exaspérant leurs sensations au point de leur créer une douleur presque physique, tantôt les détendant en une émotion si suave que les larmes leur en venaient aux yeux. Tour à tour leurs mains se tordaient à se rompre, et s'unissaient-elles pieusement. Les regards qu'ils échangeaient étaient

parfois chargés de haine, plus souvent d'adoration muette.

C'est pendant cette époque, où, comme oppressés par le coudoisement des hommes et comme déroutés par les petits soucis quotidiens qu'impose la vie normale, ils parcoururent le Hradcin, le quartier Vyschrad, tous les endroits où vit puissamment le passé tumultueux et tortueux de Prague, endroits qu'ils sentaient fraternels.

C'est sur le Hradcin que Henri pour la première fois, pour chasser l'obsession dont le torturait le souvenir d'Annie et de Truffaud, posa à Valentine la première question sur son passé. Il était inévitable qu'elle se posât. Si même, souffrant de sa propre indignité, il n'avait eu l'obscur besoin d'avilir celle qu'il aimait, afin que désormais comme deux damnés ayant reconnu la similitude de leurs destins, ils liassent leur sort irrévocablement, il aurait posé la terrible question : Qu'as-tu fait avant de me rencontrer ? Il l'aurait posée parce que tout dans cette ville l'y eut contraint. Nulle part au monde ne survit davantage le passé. Nulle part plus fortement ses vibrations ne se répercutent sur le présent, donnant à celui-ci une sonorité particulière, faite de mille voix contradictoires, mais qui toutes, comme un bourdon de cloche, se confondent en un seul son formidable, signifiant le Passé.

Valentine parla. Elle dit simplement, comme une enfant, toute sa vie. Elle ne céla rien, de tous les faits

grands ou petits, honorables ou déshonorants, dont le souvenir se réveilla en elle à l'appel de Henri. Celui-ci l'écoutait avec l'impassibilité qui s'attend à tout et qui se défend d'avoir même les apparences de l'émotion.

Valentine dit son passé de petite fille choyée, adulée, lequel sans effort avait ployé son âme et l'avait prédisposée à la bonté, lui avait donné le goût, le besoin de la douceur pour elle et pour les autres.

Sur son adolescence, période importante pourtant, puisque sa vocation s'y était décidée, elle passa rapidement, ayant hâte d'en venir aux événements qui, elle le savait, bouleverseraient son amour.

A mesure qu'elle parlait, le sentiment qu'elle racontait sa propre histoire, s'effaçait. Elle finit par s'intéresser à son récit, comme si, sur l'ordre de quelque Haroun al Raschid, elle l'imaginait. Rien n'était plus naturel d'ailleurs. Pour la première fois depuis des années, une halte coupait sa vie aventureuse et l'arrêtait. Ce voyage forcené, qui brusquement prenait fin à Prague, symbolisait la vie qui jusqu'alors avait été la sienne et qui s'interrompant, lui permettait à elle-même de se retourner vers son passé, de le mesurer, de l'examiner.

Elle profitait du répit et en abusait complaisamment.

Henri s'étonnait que le visage de Valentine, d'abord sévère, presque grave, se fût peu à peu illuminé. Une clarté intense s'épandait sur ses traits. Elle était divinement belle ainsi et Henri, malgré la fièvre de curiosité

qui l'agitait, la regardait plus qu'il ne l'écoutait. Parfois pourtant, quand elle narrait le dénouement brusque d'une aventure et un recommencement passionné, la jalousie le secouait comme un arbre frêle le vent.

Valentine passa en revue tous ces hommes auxquels, en abandonnant son corps, elle avait communiqué une passion, dont ils ne devaient plus guérir. Elle s'excusait, comme se parlant à elle même: „Grâce à moi, un souffle de vie aura passé sur leur désert.“ Elle expliqua les motifs qui les lui avaient fait préférer à d'autres. Elle ne se donnait qu'à ceux qu'elle avait des raisons de croire sevrés d'amour. Elle avouait qu'elle n'eût pas supporté qu'ils lui inspirassent de la répugnance physique. Son dévouement n'allait pas jusqu'à l'immolation. Elle voulait les embraser d'une vie plus vive, plus chaude, et non pas leur donner, en faisant auprès d'eux office de sœur de charité, comme un avant-goût de la décrépitude et de la mort. Elle affirma avec énergie que jamais elle ne s'était placée entre deux amoureux pour les séparer. „Ses hommes“ à elle avaient toujours été des isolés. Elle les décrivait avec une minutie violente.

A faire surgir toutes ces physionomies diverses, et à s'en parer comme de dépouilles, je ne sais quelle griserie brutale monta en elle. Comme un tourbillon une frénésie la faisait tituber.

Elle était dans l'état d'une femme au paroxysme de l'amour, mais qui malgré les ondes de volupté qui

la parcourent, conserve de la **lucidité**. Une netteté de vision inconnue jusqu'à ce jour **l'aidait à évoquer** toutes les images du passé et à les **placer sous les yeux de Henri**.

Invariablement elle **avait quitté ses amants** au moment où elle croyait sa **tâche terminée**, quand ils brûlaient d'un feu qui, selon elle, **ne s'éteignait plus**, quand la vie, par ce **mouvement, ce rythme, cet accent** qu'elle lui avait imprimée, leur **était devenus**, à tout jamais croyait-elle, **pathétique**.

Tandis que se déroulait **cette sarabande d'hommes enfiévrés**, Henri, halluciné, **les voyait tomber** devant la magicienne, et à **chaque passage nouveau**, il se sentait brûlé par le fluide qui **jadis les avait parcourus**. A la fin, alors qu'elle **indiquait hâtivement** ses rapports avec Flock, il n'y tint plus. Il la prit dans ses bras. Il la fit sienne. Et malgré ou peut-être à cause de l'afflux de vie, dont elle tremblait encore, elle se livra avec une fougue qui l'épuisa.

Personne heureusement n'était survenu. Le crépuscule seul s'était avancé vers eux, à pas furtifs, et quand ils se relevèrent, frémissants encore du douloureux plaisir, ils ne virent autour d'eux que les silhouettes sombres que dessinaient les tours du burg médiéval. . . . .  
. . . . . Ils rentrèrent, elle adorant le maître, adorant l'Idole, humble et fière, lui rendu sombre par les révélations pourtant attendues, et triste aussi du dégoût qu'il s'inspirait à lui-même. . . . .

(Extrait de *l'Idole*, roman.)

PAUL LÉVY.

## PUCKIS ERDENFAHRT.

EIN SATYRISCHER ROMAN.

### 1. — EIN SEELENHANDEL.

Dies Kind ist der leibhaftige Teufel, jammerte damals meine Mutter, als ich dem Apachenhäuptling „Zischende Schlange“, vulgo Peter Seiler, ein kunstgerechtes Loch in seinen Dickschädel gehauen hatte, und dessen Schleuder als Trophäe schwingend, von siegreichem Kriegspfad ins mütterliche Wigwam heimkehrte.

Der „Große Puma“ fühlte sich durch das Attribut eines leibhaftigen Teufels sehr geschmeichelt, und machte ihm hinfüro alle Ehre, indem er möglichst viele Löcher in seine Hosen riß, und in die Köpfe der „Zischenden Schlange“ und seiner Unterhüptlinge schlug. Und wenn seine Tante Anastasia dann verzweifelnd die Hände rang und jammerte, stieß der „Große Puma“ sein Kriegsgeheul aus und lief zum Hollunderbaum in der Gartenecke, um sich mit dessen Beeren zu tätowieren und mit den feindlichen Sioux die Friedenspfeife zu rauchen.

Manchmal geschah es, daß zur Schande des ganzen Apachenstammes die gar nicht trappermäßig gesinnte Tante das würdige Friedensfest zum allgemeinen Bedauern

unterbrach ; dann regnete es Prügel für den „Großen Puma“.

In derartig kritischen Momenten zeigte sich jedoch die Apachennatur des großen **Häuptlings** in ihrer vollen Glorie : wenn nämlich die **unversöhnliche** Tante nur so auf ihn einhieb, bildete sich der „Große Puma“ lebhaft ein, er stände **wie sein** Freund Karl May am Marterpfahle. Kein **Laut floß** von seinen Lippen, und stoisch wartete **er das Ende** der einseitigen Operation ab.

Dann hielt er gewöhnlich **seinem** Unterhäuptling „Fliegendes Elen“ folgende **Ansprache** in reinstem Indianerdeutsch :

„Wenngleich sich der „Große Puma“ von seiner Tante Anastasia prügeln läßt, ohne das Tomahawk zu erheben und ihr Haupt zu spalten, so **wie der Blitz** die Eiche spaltet, sollst du nicht etwa glauben, der „Große Puma“ sei ein Feigling.

Nein, seine Tante Anastasia ist eine ohnmächtige Squaw, und nie wird der große Häuptling der Apachen seine Hand erheben über ein wehrloses Weib.“

So sprach damals der „Große Puma“.

Dann entwickelte sich aus dem kleinen Teufel nach und nach ein großer, und als dann später der „Große Puma“ nach Paris übersiedelte, um mit den tückischen Erfindungen der Bleichgesichter, wie Pandekten und Institutionen, von denen er sich in seinem Elenhautzelle nicht das geringste hatte träumen lassen, näher

bekannt zu werden, da schillerte der kleine Teufel von damals chamäleonartig in allen Teufelfarben.

Und hätte er sich damit begnügt, den gutmütigen Legendenteufel zu spielen, und dem Spießbürger aus der rue Gay-Lussac von Zeit zu Zeit ein Schnippchen zu schlagen, so wäre daran nichts auszusetzen gewesen.

Der inzwischen von der Zunge der Civilisation oberflächlich beleckte Häuptling trieb aber auch noch sonst allerlei Schabernack, von dem kein Cooper berichtet, und von dem in den Traditionen des großen Tecumseh gar nichts steht.

Sein Ruhm gelangte denn auch zu den Ohren des gestrengen „alten Herrn“, der stante pede das Stahlroß nach Paris bestieg und seinen Sohn in die liebe Schweizerstadt Genf schickte, damit er allda in der idyllischen Natur über seine Heldentaten nachdächte und bei Herrn J. P. Mauriaud die juristische Weisheit schöpfe, durch die er sich später in so glorreicher Weise hervortun sollte. — — —

Wenn dann abends die Mondsichel über dem Mont-Blanc erschien, schritt ich zum Gestade des Genfer-sees, zur Steinbank dicht am Monumente des großen Jean-Jacques.

Von dem französischen Ufer drangen die Wohlgerüche der Juninacht herüber, die Spitzen der Savoyer Alpen schimmerten in mattem Silberglanz, und mir zur Seite glitzerte diamantengleich das Feuer des Leuchtturms auf dem Quai des Eaux-Vives.



Der Kirchturm von St-Pierre ragte wie ein riesiger Zeigefinger in die Nacht; über ihm stand die Venus, und ihre Strahlen däuchten mir schöner als die der andern Sterne und bezauberten mich, wenn ich da saß und träumte.

Unter mir schlummerten, in eine weiße Kugel geballt, die Schwäne, eingebüllt von dem eintönig plätschernden Wellenschlag, und die Rhône rauschte mir ein altes trantes Lied von einem kleinen braunen Mädchen mit kirschroten Lippen und mit Augen, die dreinschauten, wie wenn sie ein Märchen aus „Tausend und eine Nacht“ erzählen wollten.

Wenn ich so berauscht von der wunderbaren Sommernacht nach Hause strebte, dann ward es mir regelmäßig ganz weit ums Herz und dann betete ich, — der Herr möge mir eine Villa bauen am Genfersee. — — Als mein Flehen unerhört blieb und ich meiner Wirtin außerdem noch hundert Taler schuldete, rief ich in meiner Verzweiflung den Teufel.

Der Teufel kam: er hatte alle Anzeichen der Nekromantie abgestreift, und sich gar nicht die Mühe gegeben, in die Gestalt eines Pudels oder einer Mephistophela zu schlüpfen, wie das sich für einen klassischen wohl-erzogenen Teufel geziemt hätte.

Er roch im Gegenteil ganz bedenklich nach Schwefel und Pech und nahm ganz ungeniert mit gespreizten Beinen auf meinem Tische Platz.

„Mein Name ist Satan“, begann der Listige die Unterhandlungen, „womit kann ich dienen?“

– „Mit Geld“, erwiderte ich ohne weitere Höflichkeitsformel, „ich brauche Geld, viel Geld.“

– „Bedaure“, meinte der Gehörnte und sah mich dabei höhnisch grinsend an, „bedaure sehr, aber Geld hab ich momentan keins flüssig; das Geld ist teuer, junger Mann, sehr teuer, die Preußen rüsten immer noch recht mutig drauf los, und erst die vorige Woche haben mir zwei Notare mit ziemlich erklecklichen Summen gekracht. – Sie sehen ja, es tut mir herzlich leid, aber mit Geld kann ich nicht dienen.“ –

„Mach doch keine Flausen“, rief ich goethefest meinem schwarzen Gaste zu, „behalte deine Lamentationen für dich; ich weiß doch, wo du hinauswillst.“

Bei diesen Worten hatte ich mir den Oberarm entblößt und war eben im Begriffe, mit meinem Radiermesser die zum höllischen Pakte nötigen Anstalten zu treffen; da meinte Satan: „Sie vergeuden ihre Zeit, junger Mann, behalten Sie ihr Blut, Sie können in den Fall kommen, es später im Dienste der Lampeduser Bürgergarde dem Vaterland zu opfern, einstweilen besitze ich kein Geld, es tut mir wirklich leid.“

„Vater der Lüge“, unterbrach ich ihn erbost, „als es vor einigen Jahrtausenden hieß, ein schwaches Weib zu betören, da warst du findig genug, und schlüpfst in den Bauch eines Reptils, um zu deinem Zwecke zu gelangen. Willst du dich heute um ein paar hung-

rige Reichstaler lumpen lassen? **Du** verdienstest eigentlich, daß ich dich mit **Weihrauch** durch den Schornstein fegte.“ —

Ich stand auf und machte eine bezeichnende Bewegung nach dem Schornstein, sowie ich das vor Jahren bei einer Teufelsaustreibung in Arnsbach gesehen hatte.

Der Teufel ward verlegen, sprang mit einer gewissen Nervosität vom Tische auf und versperrte mir den Weg.

„Wer wird denn gleich so hitzig werden“, rief er aus und kraute sich mit der Klaue hinterm Ohre, „nehmen Sie doch Raison an, junger Mann, wir könnten vielleicht ein kleines Kompromiß zu stande kriegen, wie wäre es z. B. wenn sie unter meinen Auspicien sich Geld dadurch zu verdienen suchten, indem sie Romane schrieben?“

Er hatte die schwache Saite meiner noch etwas verstimmtten Gefühlsleier getroffen: ich war damals noch sehr jung und wollte schon mit beiden Händen nach dem verlockenden Vorschlag greifen, da dämmerte in mir ein Bedenken auf.

„Und wenn deine Prosa von so hundsföttischer Natur ist, daß ich mich damit coram publico blamiere?“ —

Satan zuckte verächtlich mit der behaarten Schulter.

„Und wer birgt mir denn“, erwiderte er, „für das Risiko, das ich bei dem Geschäfte laufe, vorausgesetzt,

daß ich auch ohne Kontrakt einst in den Besitz deiner kleinen Menschenseele gelangen könnte.“ —

Der Teufel hatte Recht, sein Risiko war groß. Ich sah es ein und unterschrieb mit meinem Blute.

So ging ich meiner Seele verlustig, ich hatte schmähtlich vergessen, daß ich sie einst vor Jahren feierlich der kleinen Marietta geschenkt hatte.

Ich reiste nach Lampeduse in die Ferien, riß den Betthimmel in meinem Schlafzimmer herab, beklebte die Mauern desselben mit allerlei bunten Plakaten, die meine keimende, noch etwas diffuse Muse versinnbilden sollten, ließ mir die Haare nach Merovingerart wachsen und griff zur Feder.

Der Böse erschien mir jede Nacht und diktierte mir das Nachstehende.

## 2. — PUCKIS SENDUNG.

„Das nenn ich Pech“, rief Lucifer aus, als er die Nachricht von dem mißlungenen Einfall der Pocken in Lampeduse vernommen, „ich hätte nie geglaubt, daß mir der Fortschritt je zum Feinde würde: Undank ist der Welt Lohn!“

Sprachs und fächelte mit dem Zipfel seines Schweifes Luft.

„Wenn sogar Aesculaps Sippe mir abschwört, kann ich getrost das Szepter an den Nagel hängen und

meine Memoiren schreiben. Einem so ins Handwerk zu pfuschen! s'ist, um sich die Haare auszuraufen!“

Hier fuhr sich der Alte nach der Glatze, strich ein paar Mal mißmutig über die kahle Platte und verfiel sodann in ein schwermütiges Hinbrüten, aus dem ihn selbst die Ankunft eines Regimentes bei Liaojang gefallener Russen nicht aufzurütteln vermochte.

Endlich glättete sich seine Stirn.

„Pucki“, rief er, „Pucki, komm mal her!“

Pucki war sein jüngster Sprößling, sein Herzblättchen, erst zwanzig Jahre alt und doch schon im Peinigen geübt wie kein zweiter.

Pucki überhörte des Alten Zuruf: er war eben im Begriff, den Schöpfer des Faust einen secessionistisch angehauchten Roman vorzulesen.

Der alte Goethe schrie laut auf vor Schmerzen, seine Gesichtszüge waren verzerrt und es war augenscheinlich, daß seine Martern wahrhaft höllisch waren.

„Pucki“, rief der Vater der Lüge diesmal unwillig.

Pucki, der nunmehr seinen Namen deutlich vernommen hatte, spielte den Tauben und fuhr in seiner Lektüre fort: „Eine trübe, herbstwolkengraue Öde herrschte in Gangolfs Herzen.“ — „Wenn du nicht hörst, Bengel“, rief Lucifer in stark erregtem Tone, „so soll dich — der Teufel holen — wollte der zärtliche Papa ergänzen, da fiel ihm ein, daß er sich seinem Sohne gegenüber nichts vergeben dürfe — und so blieb der Wunsch unvollendet.

Pucki, der es für ratsam fand, den väterlichen Unmut nicht weiter herauszufordern, klappte sein Buch zu, stieß seinem Opfer einen glühenden Dreizack in den Leib, wobei der Autor der Iphigenie sichtlich erleichtert aufatmete, und trat bereitsam vor den Thron des Höllenfürsten hin.

„Pucki“, hub hierauf dieser an, „ich habe dich stets für den brauchbarsten meiner siebenhundertdreundachtzig Söhne gehalten, ich habe keine Gelegenheit versäumt, dir Beweise meiner Huld und meiner Bevorzugung zu geben: noch heute sollst du ein untrügliches Zeichen meiner väterlichen Liebe haben, vernimm denn, was ich bei mir beschlossen.“

Hier machte der Erzteufel abermals eine Kunstpause, kniff sich in die linke Wade, wo seit viertausend Jahren ein schadenfrohes Zipperlein allen Essenzen und Wunderelixieren zum Trotz sein tollfröhliches Wesen trieb, sah den über die seltsame Introductio höchst verblüfften Pucki mit liebevollem Blicke an und begann seine Demonstratio folgendermaßen:

„Wir leben in einer sonderbaren Zeit, lieber Pucki, in einer Zeit der Wiedergeburt und der Neuerung, wo alles Alte dem Umsturz anheimfällt und das Weltall auf neuen Grundlagen sich bewegt, wo nur die Dummen an der Tradition festhalten, die Klugen aber für das Neue offene Arme haben.“

In diesem salbungsvollen Tone fuhr nun Lucifer eine Zeit lang fort, sprach viel vom „Zahn der Zeit“

und der „Macht des Fortschritts“, zog eine Parallele zwischen der Periode der Saurier und dem Zeitalter Ramses XIII. aus der 42ten Dynastie, wobei er mit Vorliebe eine stattliche Anzahl recht gelehrter lateinischer Sinnsprüche einflocht, wie „tempora mutantur et homines in illis“, — was denn auch Pucki besonders imponierte, — und verstieg sich, bei der Sündflut angelangt, dazu, französisch zu reden grade wie die Stammgäste des „Café Nockel“ in Lampeduse parlieren, wenn sie in der Diskussion in Affekt geraten, und fürchten, ihrem Gedankenreichtum nicht anders Luft machen zu können, als vermitteltst der melodischen Sprache des guten Rabelais.

Endlich begann Lucifer seinem Sohne das eigentliche Motiv seiner Interpellation auseinanderzulegen.

Es handelte sich um nichts geringeres, als um einen Explorationszug Puckis auf die Erdoberfläche, teils um die antidiluvianischen, für jeden gewissenhaften Teufel jedoch unentbehrlichen Marterinstrumente, wie Hacken, Sägen und Spieße u. s. w. durch solche neuerer Konstruktion zu ersetzen, namentlich aber, um die in ziemlich jungfräulichem Zustand sich befindliche Bildung Puckis in feiner, moderner Weise zu betreiben und zu fördern.

Das Talent zu einem guten Teufel fehlte Pucki nicht, und dies Talent zu bilden, schien Lucifer nichts geeigneter als ein Besuch bei Frau Tellus und ein zeit-

weiliger Umgang mit des alten Gastfreunds Adams Geschlecht.

Pucki war über die bevorstehende Reise hocherfreut.

Als jegliche Bagage gab ihm der Urheber seiner Tage den Wunderring Salamonis, den er Clemens Brentano bei seiner Höllenfahrt abgenommen, nachdem er dem Autor von „Hinkel, Gockel und Gackeleia“ so unschätzbare Dienste geleistet.

Über den Gebrauch des Ringes ward Pucki durch folgende Worte unterrichtet:

„Berührst du den Stein des weisen Salomon mit deinem rechten Zeigefinger und sprichst du dabei: „Salami, Salamo“, so wird jeder Wunsch dir in Erfüllung gehen.“

So sprach Satanas senior.

Dann faßte er Pucki bei seinen Fledermausfittichen, holte weit aus, beschrieb einige windschnelle Zirkel in der Luft und warf das sonderbare Wurfgeschloß weit über den Bereich des Hades hinaus ins Weltall.

(Nachdruck verboten.)

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.



## LE PRINCE AVRIL

Svelte et mince, les yeux jeunes, le sourire volontiers moqueur sous une très fine moustache noire, le geste vif et la parole ardente tel me parut, quand pour la première fois le hasard me mena à Luxembourg, l'auteur du Prince Avril.

Pourquoi, pendant que je lisais les beaux poèmes de ce premier volume, la silhouette de ce jeune homme transparaisait-elle sur la page blanche et se mêlait-elle presque irritante de réalité aux évocations de sa poésie ?

„Quand il s'en est allé, dans ce matin d'avril  
 „Où l'espoir s'éveillait sous les frissons de l'aube,  
 „Il avait, pur et blanc de la blancheur d'une aube,  
 „Son âme encor d'enfant et son cœur puéril.

. . . . .

„Il partit! Mais soudain, haussé sur l'étrier,  
 „Se retournant encor, il mit d'un geste mièvre,  
 „Pour un dernier adieu sa main frêle à sa lèvre,  
 „Puis s'éloigna, tout droit sur son blanc destrier.

. . . . .

Il m'est impossible de dissocier l'image de ce page blanc partant à la conquête de la vie, et celle de ce jeune homme que je rencontraï il y a deux ans à Luxembourg, incertain encore de ce qu'il tenterait.

Ce poète s'est dépeint lui-même, avec toutes ses rêveries, ses indécisions et ses élans d'énergie. Ce premier volume de vers est le miroir de sa personnalité.

Magnifique et rare qualité! Il n'arrive guère, au commencement de la vie littéraire, que le poète se montre tel qu'il est, sans forfanterie ni fausse modestie, et surtout sans se modeler selon tel ou tel modèle plus ou moins illustre! Les volumes de début sont presque toujours des livres d'imitation. Il convient de féliciter Marcel Noppeney d'avoir si simplement et pour ainsi dire si ingénûment échappé à ce reproche.

Est-ce à dire que le Prince Avril est déjà d'une originalité vigoureuse et parfaite? Il serait exagéré de le prétendre. Dans cette œuvre jeune, terminée il y a six ans déjà, c'est la personnalité de Marcel Noppeney qui n'est pas encore parfaitement originale, et le livre qui exprime avec tant de douceur l'âme encore ondoyante d'un adolescent rêveur annonce d'autres livres qui n'auront besoin que d'être aussi fidèles que celui-ci pour devenir des œuvres définitives. Il suffira pour cela que l'auteur ait vécu plus longtemps.

Or on sent que ces livres ne se feront pas longtemps attendre. L'auteur du Prince Avril vit avec intensité. Je pressens que son évolution sera rapide et son prochain livre marquera, j'en suis sûr, une grande et décisive étape.

Se n'en veux pour preuve que le poème où l'auteur se met en communion intime avec la nature et l'inter-

prête si délicieusement par des mots étroitement en accord avec l'émotion ressentie.

C'était à l'heure lente où chante au sein des eaux  
Le long rythme berceur et doux des ondes pâles,  
L'heure lente, où, collier de perles et d'opales  
Ruisselle un clair de lune au fouillis des roseaux.

Tout bas l'on entendait chuchoter des fontaines;  
La forêt redisait sa nocturne chanson;  
Sur la plaine, parfois, passait comme un frisson,  
L'indécise rumeur des cités incertaines.

Un impalpable vent, balbutiant dans l'air,  
Ridait le déploiement immense des prairies;  
Des parfums s'élevaient aux campagnes fleuries  
Et de vierges senteurs montaient vers le ciel clair.

C'était à l'heure lente où les âmes des choses  
S'apaisent doucement, rêvant des rêves d'or;  
L'heure lente, équivoque et pudique, où s'endort  
L'Esprit pur qui se berce aux calices des roses.

Considérons toutefois que les qualités de force, de vigueur et d'originalité ne se développent d'ordinaire qu'au détriment des qualités de grâce et de délicatesse. C'est pourquoi les premiers volumes — quand la chance veut qu'il soient réussis — ont d'ordinaire un charme qui ne se retrouve plus jamais. Aussi les poètes devenus illustres mettent-ils à part leur premier ouvrage et en relisent-ils plus tard certaines pages avec une émotion que ne pourraient leur donner même leurs poèmes les plus parfaits.

Ainsi en sera-t-il sans doute pour certains poèmes du Prince Avril! Ils attestent une telle fraîcheur d'impression qu'ils font penser à des amandiers roses tout frissonnants du premier rayon de soleil. Mais si les vers de Marcel Noppeney expriment les premières sensations du bonheur de vivre, ils expriment aussi et surtout *l'anxiété d'un jeune homme devant la vie*. Il est des strophes de *Détresses* qui m'ont ému comme parfois, le soir, dans une salle de concert, l'attaque, par un archet, d'une corde de violoncelle. Qui dira pourquoi certains groupes de mots ont sur nous le pouvoir mystérieux de certains accords de sons?

J'ai admiré surtout dans ce livre la sobriété, l'énergie et l'éclat de l'expression. On y trouve presque toujours une forme précise presque architecturale, parfois aussi les contours à dessein effacés, quelquefois enfin le souvenir de sensations légères qui invitent au rêve. Peu de volumes de début méritent de tels éloges.

Nous avons donc le droit de considérer Marcel Noppeney comme l'un des poètes les mieux doués de la jeune génération littéraire. Et sa qualité d'étranger ajoute pour nous à cette constatation quelque chose d'émouvant.

Il fut un temps en effet (et qui n'est pas bien éloigné) où la langue française étant considérée comme universelle notre patrimoine s'enrichissait en chaque pays d'une littérature d'expression française. Faut-il citer par exemple la Prusse au temps de Frédéric, la Russie

au temps de Catherine? Mais les grandes nations, en se constituant, ont pris peu-à-peu conscience de leurs forces et de leurs ambitions légitimes. Elles ont désormais une littérature propre. Il est cependant remarquable que pas un de ces pays n'a pu se libérer tout à fait. A plus forte raison les nations à qui leur situation géographique ou leur régime politique fait un devoir de rester en communication de pensée avec l'étranger, ont-elles gardé aux lettres françaises une fidélité qui leur fait honneur. Le Canada, l'Égypte, la Roumanie, les Echelles du Levant, la Grèce et les pays Tchèques ont en ce moment un mouvement littéraire qui se manifeste par la publication de volumes en français. Je ne parle naturellement ni de la Belgique, ni des provinces françaises annexées à l'Allemagne.

Marcel Noppeney instaure peut-être à Luxembourg une tradition littéraire à laquelle rendront justice les arrière-neveux de la génération actuelle. Dans quelle effroyable indifférence, sinon dans quelle hostilité fit ses débuts littéraires la génération aujourd'hui illustre qui compte parmi ses représentants les Mæterlinck, les Verhaeren, les Lemonnier, les Demolder, et les Edmond Picard!

Je salue l'aurore d'une tradition littéraire dans le Grand-Duché de Luxembourg et je félicite Marcel Noppeney d'en avoir, par son beau livre, été le premier champion.

ACHILLE SEGARD.

## DEUTSCHE LITTERATUR.

Der Zweck der unter dem obigen Titel allmonatlich an dieser Stelle erscheinenden Berichte über die deutsche Litteraturbewegung ist aus den allerelementarsten Nützlichkeitsrücksichten abgeleitet und soll ihnen soweit wie möglich entgegenkommen. Es wird meine Aufgabe sein, aus den allmonatlich erscheinenden Novitäten diejenigen empfehend herauszugreifen, die ich für künstlerisch wertvoll halte und sie kurz zu besprechen, d. h. Sinn und Geist für ihre Eigenart vorzubereiten. Daneben gebe ich eine kleine Bühnenchronik, verweise auf bemerkenswerte litterar-historische Neuerscheinungen und gebe einen Bericht über die Diskussion ästhetischer Prinzipienfragen. Ich möchte die Lektüre leiten und ein bescheidener Ratgeber sein; tiefe kritische Analyse treiben ist in diesem Litteraturbericht gar nicht mein Zweck.

\* \* \*

Als bemerkenswerte buchhändlerische Tatsache ist in erster Linie die Herausgabe der gesammelten Werke *Gerhart Hauptmanns* und *Richard Dehmels* zu verzeichnen. Beide erscheinen im Verlage von S. Fischer, Berlin. Die erste sechsbändig zum Preise von 4 M. pro Band; sie ist bereits ganz erschienen und dürfte wohl von allen gekauft werden, die nach wirklich dichterischer Dramenlektüre Verlangen tragen. Hauptmann ist trotz allem das ehrlichste und stärkste dramatische Talent des Deutschland unserer Tage und sein Schaffen trägt das Signum einer unzerstörbaren, bedeutenden Persönlichkeit. Von Dehmel, dessen Werke auf zehn Bände berechnet sind, liegen bis heute erst zwei Bände vor: die Gedichtbücher „Erlösungen“ und „Aber die Liebe“. Sie sind den früheren Auflagen gegenüber stark verändert, zu ihrem sehr grossen Vorteil darf man sagen. Nicht nur Unwürdiges ist

weggelassen, auch Halbfertiges empfängt die letzte Weihe und die letzten Feilenstriche. Man braucht Dehmel nicht mehr zu rühmen; er ist anerkannt. Die schöne Type und der geschmackvolle Umschlag der Gesamtausgabe ist nur zu loben.

Die letzten Monate brachten einige gute Romane und Novellensammlungen. Ein überraschend gutes Buch ist der Roman *„Das Mädchen von Lille“* von *Georg Hirschfeld*.

Georg Hirschfeld ist eine interessante dichterische Persönlichkeit, war es schon von seinem **ersten Werke** an. Sein Drama *„Die Mütter“* wäre auch ohne die **Hereinbringung** eines ganz modernen Konfliktes das geworden, **was es ist**: eine mehr verschämt lyrische als leidenschaftliche Gestaltung des alten Mutterproblems, wie es sich auf jüdischem Boden **selbstverständlich akuter** und beherrschender aufdrängt; dann flaute der junge Dichter in seinen dramatischen Werken schnell ab, versuchte sich im Roman, gab hier als zuerst durchaus beachtenswertes **Werk** den von allen möglichen Strebungen **getragenen Künstlerroman** *„Das grüne Band“* und in dem vorliegenden Buche ein ganz reines und imponierendes Gebilde lyrisch-epischer Erzählkunst. Es geht in diesem Romane nicht sehr kompliziert zu. Ein junger temperamentvoller lebenbejahender **Professor der Kunstgeschichte** heiratet ein fein veranlagtes, kränkliches Mädchen, sieht nach einigen Monaten, dass er in überidealistischem Rausch eine vollendete Torheit begangen hat und wird doch durch sein Gewissen und einen Rest von grosser geistiger Liebe an die Frau gefesselt, die ihm so vieles hätte geben sollen und geben können. Seine Frau schenkt ihm eine Tochter, **Madda** geheissen, die das Temperament des Vaters und die Feinfühligkeit der Mutter gleichmässig ererbt und verschmilzt, und dadurch die schönsten Möglichkeiten offenbart. Zwischen dem gequälten, vereinsamenden Manne und der kranken einsamen Frau steht das lebensdurstige erwachsende Mädchen. Da tritt in das Haus Grünings — so heisst der Gelehrte — Dorothea, eine junge Erzieherin, eines jener prächtigen Menschenexemplare,

das sein Ziel in Gesundheit und Sicherheit findet und erstrebt. In Grünig geht ein Erwachen los, peinvoll und glücklich zugleich. Die kranke Frau ahnt es, entsagt und stirbt verklärt. Das junge Mädchen wird alles durch einen brutalen Zufall gewahr, sieht in dem Vater einen Verbrecher, wird durch einen liebevollen Mann bekehrt, versöhnt sich und über der Leiche der Versöhnten schreitet ihr Vater in sein Glück hinein.

Schon die Handlung fällt aus dem Rahmen einer gewöhnlichen Romanhandlung heraus. Und die Ausführung entfernt sich noch mehr von der Art, wie man solche Probleme anpackt. Keine tüftelnde Psychologie und kein schwerfälliger Naturalismus. Die Hauptsorge des Dichters ist es, die Atmosphäre wiederzugeben, in der die einzelnen dieser Menschen leben; ich kenne nur ein Buch, in dem das besser gelungen ist; es sind die „Kreuzungen“ von Emil Strauss. Hier wie dort ein künstlerisches Nachfühlen der Art erlesener Persönlichkeiten, das sich mit überlegener Stilkunst giebt. Nicht ein Weltbild will der Dichter geben, sondern dem vielfältigen Erleben, das dadurch zustande kommt, dass feine und ausserordentliche Menschen sich kreuzen, Stimmung und Ausdruck verleihen.

Von *Heinrich Mann* liegen zwei Novellenbände vor, der eine heisst „Stürmische Morgen“, der andre „Mnais und Ginevra“. In dem ersten, dem bei weitem interessantesten der Bände, bespricht der talentvolle Münchener Dichter das rätselhafte und schicksalsschwere Erwachen des Geschlechtstriebes und kündigt in seinem nervösen, suggestiven Stile des Überraschenden so viel, dass die vier Novellen schon rein stofflich nach Wedekinds bekannter Szenenreihe „Frühlings Erwachen“ noch Berechtigung haben. Heinrich Manns Begabung hat sich überhaupt so erfreulich entwickelt, dass er von vielen nicht ohne Recht seinem Bruder Thomas vorgezogen wird. Besonders für diejenigen, die ihn nur aus dem *Simplicissimus* kennen, bringt er eine Menge von Neuem.



Das neue Werk *Gerhart Hauptmanns*, ein Lustspiel, „Die Jungfern vom Bischofsberg“ fiel bei seiner Berliner Premiere einstimmig durch und hat das auch reichlich verdient. Einen solchen Wirrwar von alten Theatereffekten und Oberflächlichkeiten hätte man dem Dichter Hauptmann doch nicht zugetraut. Selbst Alfred Kerr, der bisher mit dem Dichter durch Dick und Dünn ging, fängt sein Feuilleton im „Tag“ mit den Worten an: „Auch mein Herz war diesmal bei den Zischenden.“ Die Selbstbesinnung Gerhart Hauptmanns darf nicht mehr lange auf sich warten lassen, sonst zweifelt man am Ende an der Möglichkeit dieser Selbstbesinnung.

FRANZ CLEMENT.

## UN POÈTE LORRAIN: CHARLES GUÉRIN.

Je voudrais ici consacrer quelques lignes émues à ce très pur et très noble poète qui vient de s'éteindre, joindre l'hommage de «Floréal» à celui que les revues de France déposèrent sur son tombeau et rappeler une figure qui fut belle d'entre les plus belles.

Non loin d'ici, dans cette Lorraine fraternelle que le Luxembourg semble prolonger et dont nous avons longtemps partagé l'attitude historique, Charles Guérin naquit, vécut et mourut. Fils d'une même race originelle, il semble que nul poète contemporain de France ne corresponde aussi parfaitement à notre goût natal de rêve, de mélancolie et de méditation; car notre sensibilité est sœur de la sensibilité lorraine et nos paysages s'harmonisent aux graves paysages de ces contrées proches.

Charles Guérin est près de notre cœur; en mettant dans ses vers la détresse et l'orgueil de son âme de poète, il exprima avec une précision émouvante la détresse et l'orgueil des frères de sa race, de ceux que, sous un même ciel de douceur un peu grise, des horizons semblables enclosent, un sol pareil nourrit; il aurait été aimé chez nous si nous l'avions mieux connu, il le sera quand nous le connaîtrons; plus languissamment qu'à d'autres on se bercera à ses harmonies mystérieuses, et quelles révélations insoupçonnées ne feront pas découvrir en nous-même les intenses poèmes de *l'Homme intérieur!*

Ce poète fervent et triste, que Francis Jammes nous fait voir «s'avançant entre les roses en égrenant son chapelet» mourut à 33 ans, le jour de la Passion. Mort admirable pour ce croyant mystique, de volonté inquiète et non résignée, et que «déchiraient les violences du doute» :

*La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers  
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être.  
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds  
Du crucifix qui m'a vu naître.*

Or, nul, plus charnellement et plus anxieusement que ce poète catholique ne chanta l'amour, le chaud et sensuel amour des baisers sur la bouche, des étreintes totales, des adorations délicieuses et muettes qui sont dans nos yeux et sur nos lèvres. Car si l'amour en lui ne se rehaussait pas, comme en d'autres, de toute la saveur du péché, sa pensée pourtant les associait indissolublement, et de cette union naissaient des vers d'une volupté agonisante et d'une angoissante beauté. La chair et l'esprit peuvent se laver de leurs souillures, non de leurs souvenirs: pour ceux-ci il n'est point d'eau lustrale, non plus qu'il n'est de Léthé pour y noyer les regrets et les remords. Même dans sa joie, Charles Guérin a été le chantre splendide de la douleur de vivre.

Les titres de ses œuvres reflètent l'anxiété lourde de son âme. Il n'avait pas vingt ans qu'il écrivait *L'Agonie du Soleil, Joies Grises, L'Art parjure*. Puis ce furent *Le Sang des Crépuscules* (1895), *Le Cœur Solitaire* (1898), *Le Semeur de Cendres* (1901), *L'homme Intérieur* (1905). Son talent accuse une progression, continue et sans défaillances, de pensée et d'expression. Parti de la forme libre, des vers assonancés autant que rimés et du rythme élargi, il aboutit à une facture d'une pureté vraiment classique. Sa phrase se clarifia sans rien perdre de ses qualités de grâce, de couleur et de souplesse. Son œuvre entière est d'une essentielle harmonie et selon la ligne de la vraie beauté.

Comme Samain, Charles Guérin se tint à l'écart; il avait le goût du silence et le mépris de la notoriété. La gloire pourtant lui sourit, intelligente et émue: tandis que les généreuses Revues jeunes s'enorgueillissaient de le compter parmi leurs collaborateurs, l'Académie française s'honorait de couronner son *Semeur de Cendres*, la sévère Revue des Deux-Mondes publiait de ses vers.

Sa vie fut adoucie par l'affection vigilante des siens; il quittait rarement Lunéville, restant fidèle à sa Lorraine natale, dont avait il comme un reflet d'automne mélancolie; pour s'emplir les yeux un peu de beauté étrangère, il voyaga en Allemagne où Munich le sollicitait, dans le Midi de la France où l'appelaient sa santé et

dans les Pyrénées orientales où il s'en alla à Orthez, connaître Francis Jammes et l'aimer.

... Puis il accepta simplement son destin, qu'il prévoyait, et attendit la mort comme une amie :

*Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi  
Dieu juste, de mourir jeune encore, et l'âme ivre,  
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi  
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre.*

MARCEL NOPPENY.

---

#### BIBLIOGRAPHIE.

Mathias Tresch — **Lafontaine naturaliste dans ses fables** — Joseph Beffort, Luxembourg — 1 vol. illustré 2 francs.

Le livre de M. Tresch est mieux qu'un bon livre : c'est une bonne œuvre ; on démolit beaucoup de nos jours, et des ostracismes injustes sont prononcés ; avec finesse et persuasion M. Tresch avoue pour le fabuliste une prédilection qui lui fait honneur. Quoi qu'on en dise et qu'on en ait dit, Lafontaine est le premier et le plus grand „maître de français“ ; il devrait, chez nous, être sur toutes les tables d'écoliers, chanter dans toutes les mémoires jeunes, enseigner à tous les esprits avides ; le livre de M. Tresch aiderait à mieux le faire comprendre, à plus le faire aimer. — M. N.

R. Engelmann — **Victor Hugo à Vianden** — P. Schroell, Diekirch 1 plaquette ill. 0.75 — 2<sup>e</sup> édition.

Bonne amplification d'un article du même auteur. Détails intéressants mais connus. Il est difficile de trouver de l'inédit en la matière. Sujet du reste agréablement traité. — M. N.

---

*Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la Rédaction.*

# L'INDÉPENDANCE LUXEMBOURGEOISE

Journal quotidien, politique et littéraire, absolument indépendant, est l'organe par excellence de tous nos compatriotes soucieux de conserver à la langue française dans le Luxembourg les prérogatives qu'elle y possède.

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

3 mois **3.75** fr. ; 6 mois **7.50** fr. ; un an **15** fr.

On s'abonne à tous les bureaux de poste et chez l'éditeur M. Jos. BEFFORT, 3, Place d'Armes, Luxembourg. Téléphone 43.

# Luxemburger Zeitung

Politische Tageszeitung in deutscher Sprache

Das einzige Blatt des Landes, das in **2 täglichen Ausgaben** erscheint. Berliner u. Pariser Briefe. Telephonische Nachrichten vom Auslande. Litteratur und Kunst.

**Abonnementspreis : 3.20** Mk. = 4 Fr. pro Quartal.

Man abonnirt bei den Postämtern u. beim Verlag Em. SCHRÖLL, Luxembourg.

# DIPLOMES DE FRANÇAIS

## POUR LES ÉTRANGERS

délivrés par l'ALLIANCE FRANÇAISE après Examens passés à **NANCY** devant les Professeurs de l'Université, 3 fois par an, en mars, juillet et novembre.

Pour tous renseignements écrire à M. LESPINE, Secrétaire Général de l'Alliance française, rue Callot, 7, Nancy (France), ou à M. Tony WENGER, délégué à Luxembourg, 13, boulevard Royal.

# ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes

L'abonnement, 6 francs l'an

## COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Montfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES.

*Numéro spécimen envoyé sur commande.*



Le Mercure de France  
Le Semeur  
Le Pays Lorrain  
Vers et Prose



Antée  
La Belgique artistique  
et littéraire  
Le Beffroi.

## Zur Lektüre empfohlen :

März  
Neue Rundschau



Die Gegenwart  
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

# TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

UNE PAGE .....	75 Fr.
UNE DEMI PAGE .....	40 "
UN $\frac{1}{3}$ DE PAGE .....	30 "
UN $\frac{1}{4}$ DE PAGE .....	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules, tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

# FLORÉAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE  
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 21 de chaque mois  
sur 64-96 pages

erscheint am 21. jedes Monats  
64-96 Seiten stark

---

Littérature — Poésie — Théâtre — Art  
Philosophie — Histoire — Sociologie  
Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises  
Bibliographie

---

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable  
de ses articles.

---

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman  
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Paigen  
Batty Weber — Nicolas Welter

---

Abonnements	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnementspreise } }	10 fr.	5 fr.	3 fr.

Pour la publicité on traite à forfait.

---

FLORÉAL ne publie que de l'inédit.

# LES CAVES

## DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

**des meilleurs crus**

**de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin**

à des prix défiant toute concurrence.

---

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

---

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

---

### QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périnet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904....	”	3.00

---

Envoi sur demande du catalogue complet.